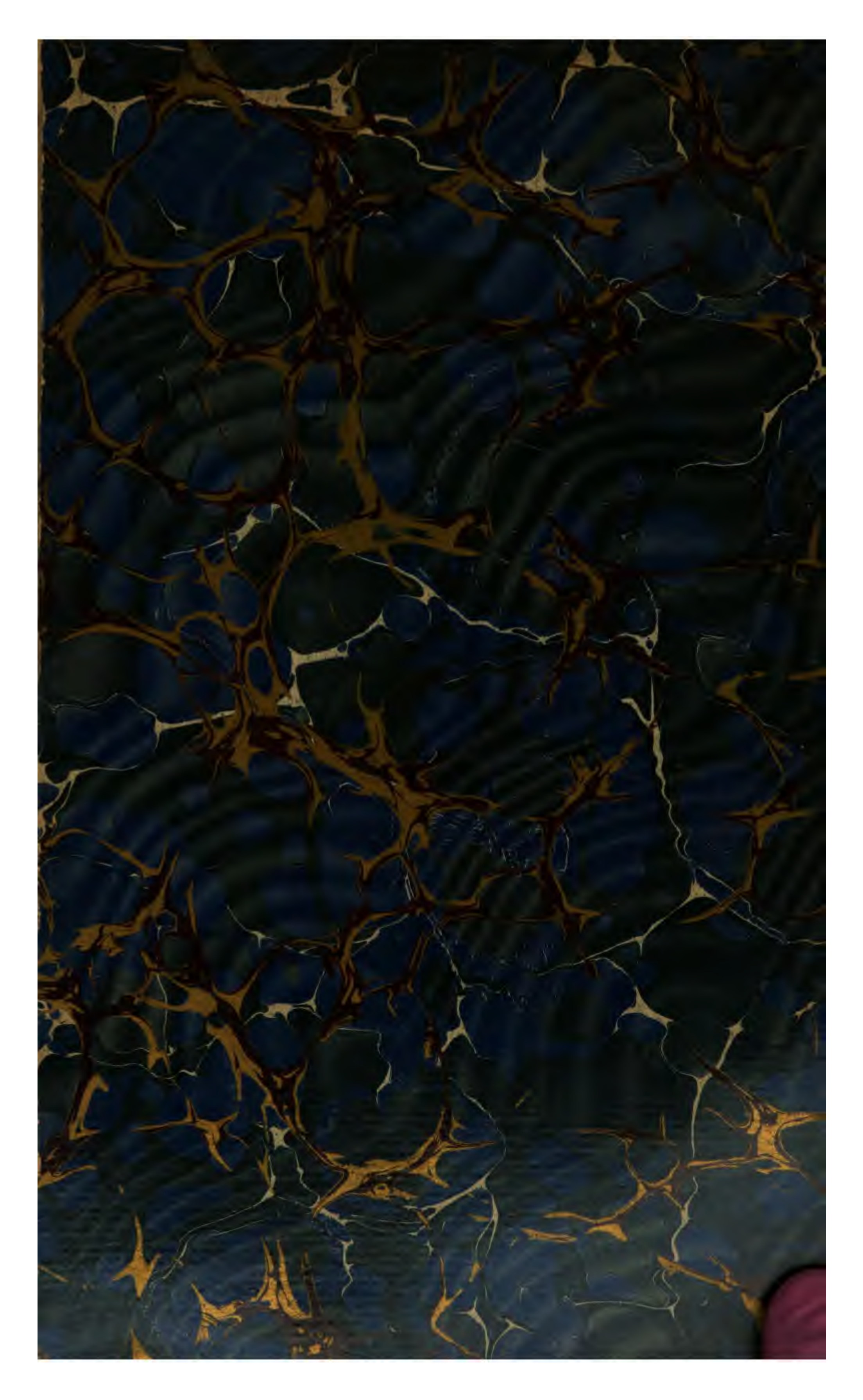
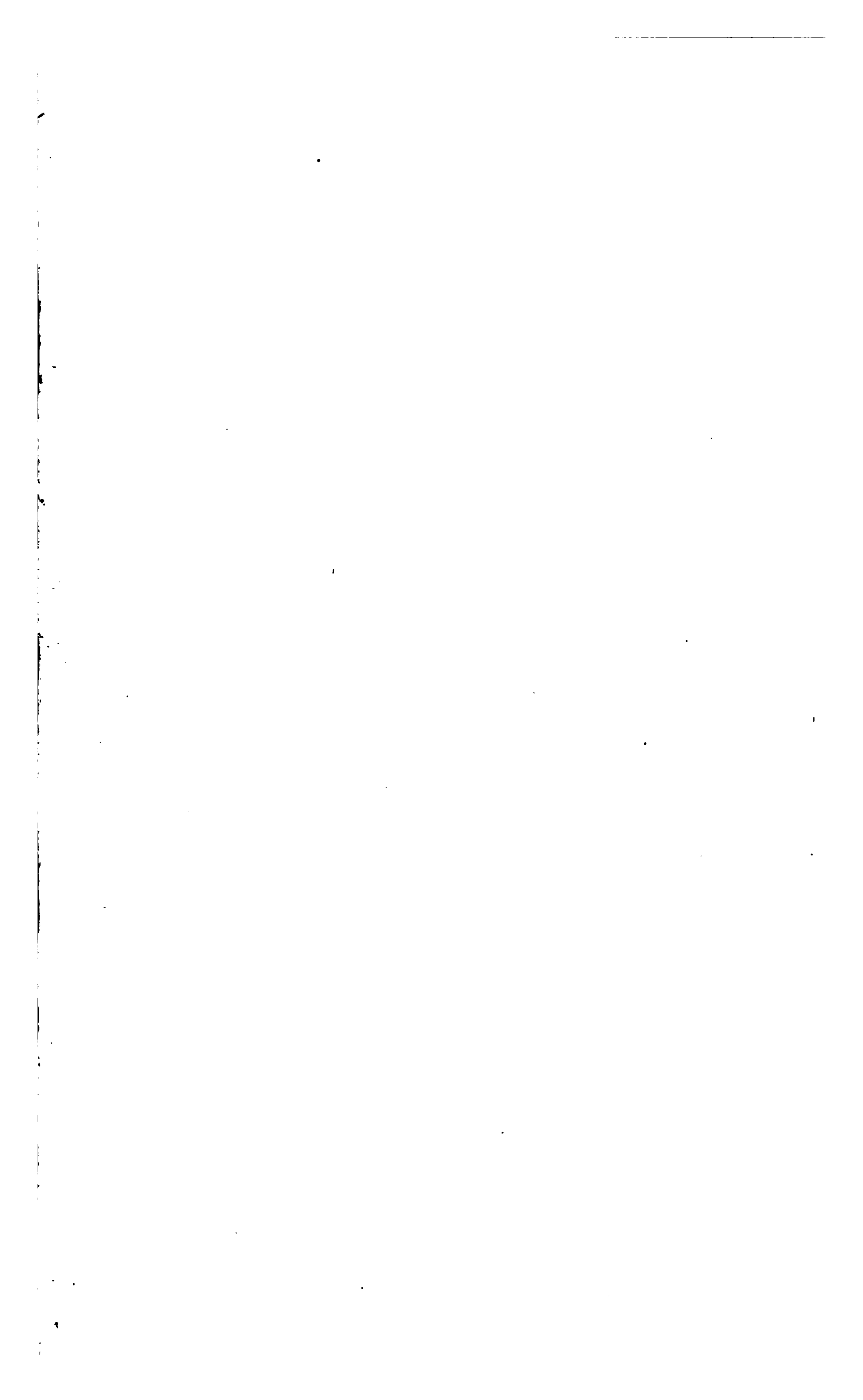






L'AMÉRIQUE

A-T-ELLE DROIT SOUS CE NOM

A UN NOM INDIGÈNE?

L'AMÉRIQUE

A-T-ELLE DROIT SOUS CE NOM

A UN NOM INDIGÈNE?

DOCUMENTS CARTOGRAPHIQUES

DOCUMENTS LINGUISTIQUES

PAR

X. FRANCIOT-LEGALL

DU PERSONNEL ENSEIGNANT DES ÉCOLES PRIMAIRES DE LA VILLE DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE CH. CHADENAT

17, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1896

Tirage à 250 exemplaires.

A LA CHÈRE MÉMOIRE DE MON PÈRE

AVERTISSEMENT

Ce travail est le développement et la correction d'un court mémoire lu d'une manière forcément décousue et abrégée par Mlle Lecocq au Congrès des Américanistes, Huelva, 1892. Le manuscrit relatif à cette lecture a été publié intégralement dans le premier volume du compte rendu paru à Madrid, 1896.

Il est inutile de citer ici quoi que ce soit du texte primitif : l'auteur avait touché juste pour nombre de points, mais, ignorant alors certains documents décisifs, et n'ayant pas abordé particulièrement comme il le fallait l'étude du tupi-guarani, il a été absolument nécessaire de reprendre le mémoire de Huelva pour le rendre réellement utile.

Par suite de raisons sans intérêt pour le lecteur, Mlle Lecocq a jugé bon de se désintéresser, au moins pour quelque temps, des recherches américanistes ; mais, désirant qu'une somme assez considérable de travail ne fût pas perdue, elle a passé ses notes et renseignements à une personne de sa famille qui les a repris, revus, refondus et corrigés : X. Franciot-Legall assume donc la responsabilité de ce mémoire devenu, c'est à croire, définitif avec ce titre :
L'Amérique a-t-elle droit sous ce nom à un nom indigène ?

Entreprises sans aucun parti pris, simplement pour arriver à une solution définitive, quelle qu'elle dût être, ces recherches, qui se résolvent en une affirmative de l'indigénat d'un mot « sonnant » Amérique, se trouvent constituer pour tout habitant du Nouveau-Monde une sorte de livre ancestral : c'est comme la paraphrase d'une antique devise de noble famille, devise dont le sens primitif s'était obscurci, perdu, et qui tout à coup s'illumine et se montre étonnamment riche en acceptions plus intéressantes les unes que les autres ; mais, il faut y insister, ce résultat spécial n'a pas été le but poursuivi quand même, « ce livre est un livre de bonne foi ».

Quelques explications sont nécessaires à propos de certains caractères employés. Ruyz de Montoya, le grammairien modèle du tupi-guarani, s'est servi selon les circonstances de *ĭ*, *y̆* et d'un autre *i* surmonté d'un accent de même courbure mais convexe au lieu d'être concave ; cet accent convexe arrondi est usité également au-dessus d'autres lettres pour indiquer la nasalisation simple. Comme il ne s'agit pas dans ce travail spécial d'enseigner le tupi-guarani, que l'excellente et intégrale réimpression de Montoya et aussi celle de Bandini due à M. le docteur Seybold, actuellement professeur à l'Université de Tubingen, suffisent, on n'a pas cru qu'il fût nécessaire de faire créer par la Maison d'imprimerie de MM. Belin frères les caractères convexes manquants : la barre horizontale peut suppléer sans inconvénient à cette courbure convexe une fois la convention établie.

Il manquera sur un ou deux mots un accent

circonflexe tilda usité par M. Seybold pour indiquer une prononciation à la fois nasale et gutturale; Montoya avait alors employé un accent courbe convexe allongé d'un trait oblique pour indiquer des longues; la suppression de ces deux accents est sans inconvénient ici, vu le très peu de mots où il aurait fallu s'en servir.

Le travail actuel n'a pas la prétention d'être complet : plusieurs volumes seraient nécessaires; nombre de points ressemblent à des amorces de route qu'il ferait bon de prolonger, d'autres sont totalement absents. Il se peut que certains lecteurs ignorent, par exemple, sinon tout à fait au moins beaucoup, ce qui a trait au « Gymnase Vosgien » et au rôle définitivement éclairci de Waldseemüller et autres incidents : mais revenir là-dessus eût été de la surcopie fastidieuse pour le plus grand nombre d'Américanistes.

L'indigénat d'un mot « sonnant » Amérique est une chose indépendante des choses d'Europe, toutefois il est manifeste qu'il y a un intérêt puissant dans le groupage de tous les éléments de la question et qu'il est bon de se renseigner le plus possible : à cet effet on pourra consulter les tables placées à la fin de ce même volume, et se constituer par la lecture un aperçu personnel plus complet.

Le texte espagnol de Montoya n'a pas été traduit, les Américanistes se tireront parfaitement d'affaire de ce peu d'espagnol qui a été conservé surtout pour affirmer la véracité des citations.

Il est de temps à autre renvoyé dans ce mémoire à des travaux antérieurs ou détachés qui

n'ont été publiés qu'à un nombre excessivement restreint d'exemplaires; le mot Amérique n'est qu'un épisode d'un ensemble de portée beaucoup plus vaste; comme l'étude de ce mot constitue par lui-même un tout qui se peut présenter séparément, la chose s'est faite ainsi.

Le chapitre de l'Eldorado-Beragua est aussi épisodique dans cet épisode et a été rédigé comme tel : cela explique certaines redites et une disposition qui pourrait paraître étrange si l'on n'était prévenu.

Les Études américanistes et les études très corrélatives sont en France, tout au moins, des études de « grand luxe » lorsqu'on veut s'y livrer avec suite et exclusivement : Mlle Lecocq puis X. Franciot-Legall ont dû mener de front deux occupations fort différentes, l'américanisme était sacrifié forcément et cultivé dans ce qu'on appelle « les moments perdus » : la rédaction de ce présent travail se ressent de cette manière de faire imposée par les circonstances, qu'on veuille donc bien avoir beaucoup d'indulgence.

Et ces moments de loisir n'auraient pu être s'il ne s'était produit de ces miracles de générosité, de ces nobles folies faisant sourire de pitié les gens qui se glorifient, eux, d'être raisonnables, pratiques, non dupes..... Il faudrait une autorisation, malheureusement refusée à notre gratitude infinie, pour dire le secret où veulent s'enfermer de nobles cœurs.

X. Franciot-Legall.

Octobre 1892. — 24 *avril* 1896.

ÉCLAIRCISSEMENTS

A propos du « Gymnase Vosgien », du rôle de Hylacomylus (Waldseemüller), des autres rééditions de Ptolémée, etc.

Le *Gymnase Vosgien* fut une sorte d'académie de province, composée du Chapitre ou chœur des chanoines de Saint-Dié, en Lorraine; le duc régnant, René II, était épris des choses de l'intelligence et patronnait de tout cœur son *Gymnase Vosgien*. Waldseemüller, qui se faisait appeler du nom grec Hylacomylus, géographe et cartographe du groupe, fit paraître, en avril 1507, une brochure intitulée : *Cosmographiæ Introductio*, etc., etc., à laquelle étaient adjointes quatre lettres ou, comme on disait, *quatre navigations d'Americ Vespucce;* l'une de ces lettres avait été rédigée spécialement pour le duc de Lorraine. Une deuxième édition de la *Cosmographiæ*, etc., fut faite en août de cette même année 1507, mais contenait en plus la phrase célèbre qu'on peut appeler la formule baptismale de la quatrième partie du monde; voici cette formule : « Nunc vo hec partes sunt latius lustratæ et alia quarta pars Americam Vèsputium (ut in sequentibus audietur) inventa est quâ non video cur cuis iure vetet ab Americo inventore sagacis ingenij viro, Amerigen quasi, Americi terrâ sive Americam dicendâ, cum Europa et Asia a mulieribus sue sortita sunt nomina. » En français : ... *et comme cette quatrième partie a été trouvée par Americ Vespucce..... nous ne voyons pas ce qui s'oppose à ce qu'on la dise du nom d'Americ le découvreur..... Amerige* (Amerigen) *ou encore terre Amerique* (Americi?) *ou Americua, America* (Americam?), *d'autant plus que l'Europe et l'Asie tirent leur nom de femmes.*

Il y eut, comme on dit familièrement, du grabuge à propos de ce deuxième tirage de la *Cosmographiæ Introductio :* l'édition s'en fit pendant une absence de l'auteur, dont le nom y fut

remplacé par le nom collectif *Gymnase Vosgien.* — Waldseemüller n'a donc pas, tant s'en faut, toute la responsabilité du parrainage, et son *Gymnase* lui jouait le même désagréable tour qu'à Christophe Colomb. Waldseemüller se rebiffa, au moins pour ce qui concernait sa Cosmographie, car son nom fut réintégré au troisième tirage ou édition, mais on laissa la phrase quant au nom Amerique d'Americ.

En cette année 1507, Waldseemüller mit également au jour une importante carte planisphère manuscrite où se trouvait ce que l'on connaissait à Saint-Dié des Iles et Terres nouvelles. Cette carte, qui malheureusement disparut très vite, s'inspirait certainement des cartes de Canerio, Cantino ou similaires. M. Harrisse estime que c'est plutôt Canerio qui servit de guide. Il est vrai que la carte du Ptolémée de Strasbourg, paru en 1513, carte due à Waldseemüller, ne donne pas le nom de Tamarique, qui est chez Canerio, chez Cantino, chez Ruysch (ce dernier avec la variante *Tamaraqua*), mais seulement *Riqua.* Evidemment le planisphère manuscrit de Waldseemüller, en 1507, portait aussi *Tamarique;* pourquoi non? aucun nuage apparent n'était au ciel du Gymnase Vosgien, *Tamarique* y rimait paisiblement avec *Americ = Amérique*, sinon rimait, car on y versifiait en latin, du moins y faisait sonner leur homophonie... Un poète du *Gymnase* espère, dans une quasi-préface versifiée, que le lecteur, « en piochant un de leurs travaux géographiques, n'en arrivera pas à y acquérir un nez de rhinocéros... Cette allusion à un vers du poète latin, Martial, est d'un bon cœur et d'une remarquable prescience... Le *Speculum Orbis*, imprimé aussi en 1507, et dû à Gaultier Lud, personnage important du Gymnase, est accompagné d'un distique où se lit : « *Americi parva molle libellus habet...* »

Waldseemüller, dans une lettre précieuse où il parle de sa carte planisphère manuscrite, dit, remarquons-le bien, qu'il y a désigné par des croix les écueils et autres sites périlleux et placé des étendards d'Espagne et de Portugal dans les régions des découvertes au compte respectif de ces puissances : or, cela est exactement ainsi sur les cartes de Canerio et de Cantino; du moment que le géographe de Saint-Dié copiait ainsi textuellement, pourquoi, répétons-le, aurait-il omis *Tamarique*? A supposer qu'il l'ait omis, il ne l'en aurait pas moins vu et revu; ses collègues l'ont vu également, car on peut être sûr qu'il ne leur

fut point fait mystère du document venu, en 1504, de Portugal (ou peut-être d'Espagne) à la demande expresse du duc de Lorraine, et les mots et le site attirent invinciblement l'attention. *En fait donc, le « Gymnase Vosgien » avait, en* 1507, *année du parrainage d'Americ, depuis plusieurs années, sous les yeux et dans l'intellect les mots Tamarique et Riqua.* Waldseemüller et son groupe ne songeaient point que leur carte manuscrite de 1507 disparaîtrait si vite; notre rédaction de la page 31 se justifie, sauf une nuance dans l'absolu.

La carte de Waldseemüller jointe à nos documents cartographiques est donc seulement de 1513, accompagnant la réédition de Ptolémée, dite de Strasbourg; cette reédition avait été commencée à Saint-Dié, en 1504 ou 1505, et avait même motivé la *Cosmographiæ Introductio* et la carte planisphère manuscrite perdue; la mort de René II (1508) et d'autres causes retardèrent jusqu'en 1513 la publication de l'important ouvrage. Sur cette carte, Waldseemüller a seulement gardé le mot *Riqua;* une inscription d'honneur met en lumière le nom de « *Colomb, découvreur de ces Iles et Terres adjacentes* », il n'est point question d'Americ.

Si nous n'avions pas insisté sur les circonstances de Saint-Dié, l'on aurait pu nous demander une démonstration plus péremptoire de la connaissance de Tamarique en plus de Riqua, par le *Gymnase Vosgien;* Tamaraqua, la variante de Ruysch, appartient au Ptolémée de Rome qui, commencé un peu avant celui de Saint-Dié-Strasbourg, parut en 1508; or, Ruysch et ses collaborateurs sont étrangers aux choses du Gymnase Vosgien.

Remarque à propos des Goajires

Le retour de MM. de Brette et de Dalmas attire l'attention sur les parages où les cartes premières écrivirent *Riqua, Tamarique, Arcay, Bacoya, Cannibales*, etc. Nous avons rapproché, comparé, dans les pages qui suivent, *Arcay* et *Yrqua*, faisons cette remarque que le mot goa + jire nous semble le même, soit *yr* + *gua*, et par conséquent le même que *Rigua* et *Riqua*, enfin toutes les variantes; mais il faut s'arrêter et n'indiquer aujourd'hui que le sujet.

Rectification à propos du globe de Juan Vespuccius et de Camakna

En observant à la loupe la gravure sur bois de la reproduction faite par M. Harrisse, nous avons mieux lu cette copie car nous ne pouvons viser l'original. Le *C* est inégalement gravé et pourrait être pris pour une île; le reste du mot se lit AMAKNA, soit *Camakna;* ce serait donc *camakna* = *jamakna* = *jamaqua*, *tsamakna*, *xamakna*, etc., etc., car, très souvent, le *N* = le *U* dans cette terminaison, et cela tient tout autant, et même plus, à une prononciation dialectale et à une règle grammaticale du tupi-guarani qu'à une erreur de gravure. Il y a, par exemple, *Berequen* pour Borique, et le groupe des îles *Borachna* existe près la côte de Cumana. Notre texte devrait être modifié sans doute, mais l'essentiel de la discussion demeure juste quant au côté linguistique.

Si nous avons trop insisté sur la valeur d'aspect du mot CAMAKNA en le comparant à *Camercane* et *l'Ameque*, cependant écrit comme il l'est sous le groupe, ce mot n'en a pas moins l'air de désigner la rangée d'îles placée au-dessus, surtout aux yeux de ceux qui ne savent pas d'avance ce qu'est la Jamaïque; rappelons que S. Cabot a écrit *Camaya* pour Jamaïque : *Camaya* est une prononciation « mouillée », *Camakna* une prononciation « nasale » d'un même mot, etc.; et ici, *C*, *T*, *D*, *J* et autres se sont équivalu et s'équivalent.

NOTE. — Ces éclaircissements ont été rédigés pendant l'impression du texte principal qui a été laissé dans son intégralité.

INTRODUCTION

EXPOSÉ DE LA QUESTION

Coïncidence entre les noms : Americ, Alberic, etc., et des noms géographiques indigènes. — Pourquoi les géographes du Gymnase Vosgien n'ont pu ignorer cette coïncidence.

En 1507, le Gymnase Vosgien présente Americ Vespucce comme parrain légitime des Terres-Nouvelles, filles du glorieux Colomb, et le nom *Amérique* triomphe d'appellations diverses; toutefois une question se pose en notre temps à ce sujet et en différents termes, voici, croyons-nous, les derniers possibles : « N'existait-il pas, en 1492, des vocables indigènes homophones et quasi-homophones (1) d'Americ, lesquels vocables entendus et appris par les découvreurs de tout ordre, ont été appris par eux tels quels, entre autres et notamment aux savants de Saint-Dié? n'ont-ils pas agi nécessairement alors ces vocables en impressionnant l'intellect, plus ou moins consciemment, par cette allure phonique générale unisonnante quant au groupe indigène, et quant au nom à la fois unique et divers d'*Americ Alberic* (2) Vespucce ? Le *bis repetita placent* ne joua-t-il pas là, dans ces premières années de la décou-

(1) Une fois pour toutes, disons qu'en parlant d'homophones nous parlons aussi de quasi-homophones, l'absolue homophonie étant d'une part toujours fort rare, n'étant de l'autre pas essentiellement nécessaire au bien fondé de nos preuves.

(2) Le prénom Albéric fut sinon plus du moins autant employé pour désigner Vespucce que le prénom Americ. Voir les ouvrages de M. Harrisse.

verte, un rôle puissant, fût-il ce rôle demeuré alors non constaté ? » Il paraît difficile d'affirmer absolument le contraire. On ne peut obliger la mémoire à choisir, à oublier ; l'être le plus raisonnable ne peut pas empêcher certaines relations d'idées de s'établir dans sa pensée, ces relations fussent-elles d'ailleurs parfaitement bizarres, saugrenues ; s'il en est ainsi, le jugement les voit ce qu'elles sont et n'en tient pas compte ; au contraire, s'il s'est établi des relations d'idées où le simple sens commun trouve à s'intéresser, le résultat peut être plus ou moins important, il n'est jamais à mépriser.

L'onomatopée, l'une des riches sources du langage, crée toujours des vocables, comment l'homophonie n'aurait-elle pas impressionné l'intelligence en des circonstances aussi remarquables que celles que nous étudions ici ?

Le « Gymnase Vosgien » a fait entrer en ligne de compte le féminisme de la forme *America*, « l'Europe et l'Asie tirant leur nom de femmes ». Il s'agissait, à dire vrai, d'*Americus Vesputius* et non d'*America Vesputia*. M. Hamy, quoique opposé à toute chose autre que le pur et simple parrainage d'Améric Vespucce, est cependant très sensible à l'homophonie et à l'association d'idées qui furent ici de mise, car il écrit (1) : « Je tiens en effet pour » certain que l'harmonie de ces appellations, Afrique et » Amérique, l'une ancienne, l'autre naissante, eut une part » énorme dans le foudroyant succès du terme géographique » imaginé par Waldseemüller. » Rien de plus tentant pour nous que de formuler, d'après ce maître, que l'harmonie de ces appellations *Afrique, Rique, Tamarique*, *Amérique*, etc... eut une part énorme dans le foudroyant succès du terme imaginé par le Gymnase Vosgien.

Sans doute, *Tamarique*, *Jamaïque*, *Borique*, *Riqua*, etc., ne sont pas énoncés dans la phrase du baptême du Nouveau-Monde, mais ces mots ne pouvaient pas ne pas être familiers aux savants de Saint-Dié, témoin les cartes néo-

(1) Voir *Compte rendu du Congrès des Américanistes*. Paris, 1890.

ptoléméennes et les originaux dont ces cartes s'inspirent : le Ptolémée, dit de Rome, est d'une rare probance. Ruysch. qui a dessiné la carte où sont les Iles et Terres-Nouvelles, les avait été visiter tout de bon : il s'embarqua d'abord au sud de l'Angleterre, puis on le vit naviguant avec Americ Vespucce et avec Magellan (1). Quels étaient les navires anglais dont la rencontre près de Coquibacoa inquiéta si fort Alonzo de Hojeda? Il se pourrait que Ruysch fût à leur bord et que ce fût le voyage cité plus haut ; après son retour en Europe, Ruysch a pu venir encore à l'exploration de ces côtes nouvelles. Dès 1504, le Ptolémée de Rome se préparait, et l'on voit que ce fut un travail consciencieux.

Dans la série des documents dont sont issues les cartes néo-ptoléméennes ou dans ces cartes elles-mêmes, pour quelque raison que ce soit, les mots *Tamarique, Tamaraqua, Riqua, Borique,* ont une grande importance d'aspect; cette importance est non conforme à la réalité des faits géographiques en eux-mêmes, mais ces mots sont des termes de géographie physique appartenant à la langue indigène.

Les géographes de Saint-Dié eurent pour complices bénévoles ou non tous les navigateurs professionnels ou occasionnels connaissant les homophones indigènes d'Améric-Albéric; M. Harrisse signale près de soixante-seize expéditions en Amérique de 1492 à 1508; il faut adjoindre à ces voyageurs les lecteurs des cartes néo-ptoléméennes et de celles qui furent graphiées d'après les mêmes originaux. Parmi les savants et les curieux, les uns s'intéressaient sans doute autant aux noms *Riqua, Tamarique, Tamaraca, Borique*, etc., qu'aux noms d'*Alberic Americ*, et ne sacrifiaient point à Vespucce la gloire de Colomb; par exemple, en 1506, une lettre de Stamer à Lorcher signale *Christopher Colom* et *Albericus Vespucius* comme découvreurs du Nouveau-Monde; d'autres, il est vrai, plus moutons de Panurge, ne voyaient guère que le découvreur

(1) Voir Harrisse, *America Velustissima.*

Americ Alberic, et les uns et les autres avaient des raisons pour justifier leur préférence. Qu'on songe aussi que près d'un millier d'Indiens avaient été vendus sur les marchés d'Espagne avant 1507; les infortunés survécurent peu à cette abomination, mais ils furent certainement interrogés, ils parlèrent, ils crièrent tout haut le nom de leur site natal, de leur « *Taberigua, tamerigua, tamberigua,* » riante sous le lacis fleurissant des « *mérécoyas* » (grenadilles passiflores). Outre les Indiens ramenés honorablement par Colomb dans leur patrie, d'autres des Iles et de Terre ferme, allèrent et vinrent, serviteurs, interprètes bon gré, mal gré, de leurs dominateurs : la chose ne pouvait pas ne pas être et l'histoire d'ailleurs en fait foi; parmi ces indigènes quelques-uns pouvaient servir ou avaient déjà servi chez eux-mêmes d'interprètes, connaissant plusieurs langues, comme il arriva quelques années plus tard à la célèbre Marina. Bastidas avait fait l'inverse, laissant en Terre ferme l'Espagnol qui y apprit la langue indigène et renseigna l'année suivante Hojeda, Americ Vespucce et Juan de la Cosa; Alvarez Cabral agit de même au Brésil.

Si les Américains étaient merveilleux d'aptitude à retenir la langue des découvreurs, il ne manqua pas parmi ces derniers de gens doués à peu près aussi bien. Que le mot indigène sonnant *Amérique* ne soit pas parvenu à l'honneur de vérité officielle, c'est évident, mais sans médire de l'officiel quel qu'il soit, chacun du petit au grand, et pour sa part, a eu lieu de s'apercevoir que l'officiel est aussi sujet à l'erreur. Une revision, pour irrespectueuse qu'elle semble d'abord, devient parfois un devoir; quand il s'agit d'une vérité de l'ordre scientifique, qui redresse l'erreur n'a point à s'enorgueillir, car cela ne lui est possible que grâce aux travaux précédant les siens et à la possession de documents nouveaux éclairant des documents antérieurs.

Pour en revenir à ce qui se passa dans le temps de la découverte, disons, et nous y reviendrons en détail, que parmi les Espagnols, Portugais, etc., curieux mais sédentaires, on était fondé, certes, à se méprendre. Dans les

récits ou écrits de leurs compatriotes voyageurs, se trouvaient à côté de *Tierra firma, Terra seca*, *Rio Horno*, *Montana altissima,* des mots tels que *Boruca, Baoruca*, si faciles à confondre avec *Borroca,* terme portugais pour *terreño montuoso*, *Burko* en basque ; *Tamaraca*, *Tamarique,* mots américains si proches de *maracão*, *tamaracão* ou *môle, restinga ; ryque*, se prononçant aussi *ruque*, est bien proche de *Roque*, et tant et tant d'autres !... Sans être sot, ni bête, .ni honteusement ignorant, on pouvait alors, ce nous semble, s'y embrouiller; on pouvait ne pas toujours deviner ou retenir ou comprendre qu'il s'agissait de vocables spéciaux au Nouveau-Monde.

Peut-être défendra-t-on l'idée que les auteurs du parrainage d'Americ Vespucce craignirent, en attirant l'attention sur les homophones indigènes, de déprécier ce parrainage européen qu'ils voulaient rendre plus net, plus illustre par un caractère absolu ? Il est plus probable que, tout en s'impressionnant de la coïncidence, ils y allèrent quand même à la bonne franquette, laissant l'homophonie indigène se tirer d'affaire toute seule, les mots d'outre-Atlantique ne les intéressant guère. Ils agirent, ceux de Saint-Dié, comme des juges qui, dans un procès, n'utilisent que certaines pièces, croyant en toute bonne foi, mais à tort, le reste négligeable et le laissé-dans-l'ombre parfaitement légitime.

Des homophones que nous avons signalés en acompte, et que nous étudierons avec beaucoup d'autres, se dégagea, lors des découvertes, une coïncidence très multiple, une manière de synthèse, de moyenne, qui agréa aux uns pour une raison, aux autres pour une autre. Cette synthèse, où le nom *Americ* (Vespucce) fut l'élément prépondérant, causa, justement parce qu'elle était une moyenne, une synthèse, l'adoption, la diffusion rapides, « foudroyantes » de l'expression géographique *Amérique*, quatrième partie du Monde.

Amerigho (forme florentine) vient, disent les étymologistes, du germanique *Hamal*, agisseur, travailleur, + *rick*,

fort, puissant, riche; *Amalric* est la forme simplifiée; *Americus, Albericus*, sont des formes latinisées pseudo-classiques; *Albertutio* a même désigné Vespucce; *Hamerico, Americo, Amerigho, Amerigo, Amerrigo, Almerigo, Emerigo, Morico*, etc., sont des formes méridionales proprement dites; *Emelrich, Amulrich, Aimeric, Aymery, Emery, Emerique, Amory, Amaury, Emeriau, Meric, Merigot, Merijot, Alberic, Aubery, Aubry*, sont d'autres variantes, voire *Heinrich, Henry*, dit M. Lorédan Larchey, à qui nous empruntons presque tout ce groupe. Un nom phonétiquement bien proche et à moitié identique est fourni par *Ham, Heim* = Maison + *rick*, d'où *Hammerick, Hammery, Aymeri, Hémery, Haimerich, Emmerich, Aymard*, et autres (1). Ces noms, quelques-uns très usités, et, comme ce travail le prouve, employés souvent les uns pour les autres, existaient simultanément en 1492. Nous laissons de côté ici l'explication d'*Emeric, Americ*, par *Smuris* (Grec *meiro* = briller, luire).. Ces noms étaient d'allure phonique agréable, nettement frappée, aisée à retenir en un mot, des noms heureux.

La forme *Albéric* fut au temps des découvertes plus employée à propos de Vespucce que la forme *Americ* patronnée par le « Gymnase Vosgien », mais ceci n'est pas à compter arithmétiquement. En 1503 fut publiée : l'*Epistola Albericij*, etc... En 1521, on imprima le texte français des quatre Navigations... : « s'ensuÿt le Nouveau Monde... navigations faites par *Emeric* de Vespucce (traduction du Redoüer), qui contient ces quatre variantes : Excusacion de *Emery*... c'est une lettre de *Alberic* Vespucce... une lettre de *Emeric* Vespucce... cy finist le Nouveau Monde de *Almeric* de Vespucce. — Et le mot *Americ* n'est pas employé! Christophe Colomb écrivait *Amerigo, Almerijo;* Hojeda disait *Morigo*, Vespucce a signé *Amerigho, Amerrigo;* nous avons signalé *Albertutio Vesputio;* ne manquons

(1) Nous avons suivi Lorédan Larchey pour la plupart de ces noms; il y aurait peut-être à reprendre quelque chose aux explications de cet étymologiste, mais ce n'est point utile ici; on y pourrait ajouter mais sans nécessité.

pas de reproduire cette curieuse formule de Zorze de Rusconi, Milanais, publiant à Venise un recueil de voyages et intitulant le second volume « *Alberico* parce qu'il contient les navigations d'*Americo* Vespucce ».

En 1555, s'imprimait encore chez Gryneus des *Alberitii Vesputii epitome.* — Le Gymnase Vosgien a imposé la forme *America*, d'Améric Vespucce, soit! Mais bien des gens ont dû se dire : et pourquoi pas *Alberica?*

Les vocables américains homophones d'Americ-Alberic furent en 1492 et années suivantes entendus sous des formes nécessairement variables et indécises, et du reste, les prononciations et orthographes européennes étaient ellesmêmes peu fixées, nous l'avons vu pour le nom d'Americ; Vespuccio s'écrivait *Vesputius*, *Vespucius*, *Vezpotius*, *Vezpuche*, *Vezpuchy*, *de Ezpuche*, *Despuchi*, *Bespuccio*, etc., des Basques pouvaient écrire suivant la tendance de leur langue *Mespuccio;* Juan de la Cosa le *Guipuzcoain*, le natif de *Biscaye* est dit : le *Vizcayen*, le *Yiscaïen*, et même *Zuam Bistaïm*, selon la prononciation vénitienne, Vianello l'écrit ainsi en 1508.

Voici tout de suite en échantillons quelques noms géographiques du Nouveau-Monde, parmi les plus intéressants : *Babeque*, *Habacoa*, *Borique*, *Baracoa*, *Iamaïque*, *Tamarique*, *Riqua*, *Maraca...* noms géographiques inscrits sur les cartes, ou relatés avant 1507, ou ayant été entendus par les découvreurs; joignons à ces mots des expressions importantes empruntées aux parlers courants : *lamiricani*, *birik*, *mirica*, *marichi*, *mbarigui*, *bĭraqua* *muyraka*, *tammerka*, etc... Ici, plus encore que pour le groupe *Americ Alberic*, issu de *Hamalrick*, la liste est incomplète, mais il nous a semblé nécessaire de faire en sorte que les comparaisons s'esquissassent le plus tôt possible. Deux groupes sont en présence, le groupe assez restreint de l'européen, Americ-Alberic, etc., et le groupe du Nouveau-Monde : on ne peut nier que ces deux groupes, par leur quasi-homophonie, ne produisent sur l'oreille un effet analogue à ce qu'est en vision « l'air de famille » : cet effet

frappe tout d'abord, puis on s'attache à différencier, cela et l'accoutumance peuvent affaiblir l'impression première au point qu'on s'étonne injustement ensuite de l'avoir éprouvée et que même l'on nie cette ressemblance. Nous pensons que, dans les années suivant 1492, cet air de famille phonique a existé et a été senti ; quelques-uns nieront aujourd'hui que le fait ait eu lieu, il est cependant dans la nature des choses ; d'autres y sont sensibles même aujourd'hui et conviendront qu'ici le « bon sens peut s'accorder avec la rime ».

Quant au plan de ce présent travail, il nous a été impossible de sérier étroitement et absolument les aspects géographiques, historiques et linguistiques de la question : les faits s'enchevêtrent fort et notre inexpérience, notre malheureuse incapacité foncière à l'endroit de la méthode, nous empêchent de suivre un ordre meilleur.

L'AMÉRIQUE

A-T-ELLE DROIT SOUS CE NOM

A UN NOM INDIGÈNE?

CHAPITRE PREMIER

Maîtrise du tupi-guarani. — Le phonisme *mb*. — Le groupe consonnantiel : *mb : r : q*.

Quelles langues étaient usitées dans les Iles et sur les rivages continentaux découverts et explorés par Colomb, Americ Vespucce, Juan de la Cosa, Cabral, et autres? C'étaient, sauf peut-être en certains points restreints du littoral, des parlers manifestement rattachables au tupi-guarani(1); cette langue tupie est dite aussi actuellement brazilienne ou lĕgoa gĕral. On ne peut contester, ce nous semble, la filiation du caraïbe des Iles et de Terre ferme, par rapport au tupi-guarani; en tout cas, les personnes les plus opposées à cette assertion ne refuseront pas au moins d'admettre possible(2) la formation d'un lexique commun, sorte de « jargon levantin », de « langue franque », usité aux points principaux d'abordage et de pénétration par les cours d'eau; or tous les noms géographiques, à de rares exceptions près, lesquelles peuvent disparaître en suite de persévérantes recherches, tous les noms géographiques s'expliquent par des mots racines

---

(1) Nous considérons le guarani comme jouant le rôle de dialecte classique de la langue tupie.

(2) Franciot-Legall, *Notes de linguistique comparée*, première et deuxième partie.

tirés du tupi-guarani; cela se fait avec un tel ensemble, une telle tenue, logique et naïveté que le primitif du brazilien éclate indubitable à cet égard.

Il faut donc examiner certains aspects lingüistiques du tupi-guarani et du caraïbe et autres parlers alliés, si l'on veut se rendre familiers les noms et mots indigènes entendus et redits par les découvreurs de tout ordre, noms et mots homophones et quasi-homophones d'Americ-Alberic. Si les homophones du vocable Americ (Vespucce) offrent dans la langue vraiment lēgoa gēral du Nouveau-Monde, un ou plusieurs sens nettement définis, propres à dénommer un site, une contrée, un monde, si nous voyons que les indigènes d'outre-Atlantique se servaient de ces mots, sachant parfaitement que ces mots désignaient leur site, leur pays, nous sommes fondé à dire : *la quatrième partie du monde a droit sous le nom d'Amérique à un nom indigène.* Americ Vespucce n'aurait jamais existé, ou bien les géographes de Saint-Dié ne l'auraient jamais fait parrain du Nouveau-Monde, que le nom *Amérique* n'existerait pas moins l'un des meilleurs, voire le meilleur qui puisse être donné à tout l'ensemble du nouveau continent.

Le tupi-guarani possède un important phonisme : *mb*, qui embarrassait Jean de Léry en 1557, probablement après d'autres : « *Mocap* ou *Morocap*... artillerie à feu... il semblait aucunes fois qu'ils prononcent *Bocap* par *B* et serait bon en écrivant ce mot d'entremêler *mb* ensemble qui pourrait. » Les célèbres Jésuites grammairiens du tupi-guarani ont donné au phonisme chiffré *mb* une bonne mais insuffisante place dans leur transcription européenne (1). Une très intéressante observation de Debret (*Univers Pittoresque*, Brésil, Didot, page 10) prouve l'excellence de la remarque de Léry : « Lorsque le Botocudo (indien porteur de botoque, dit aussi Aymoré) prononce *mbaya, mboreli*, la première lettre *m* ne s'articule presque pas et se rend par

(1) Une règle de grammaire a été établie dans le tupi-guarani pour l'emploi de la nasalisation *mb;* mais on voit bien que c'est une réglementation d'euphonie, et que la nasalisation est la forme phonique primitive.

un léger soufflement des narines. » On a affaire, semble-t-il, à une prononciation antérieure à *mb* franc et à *m. b.* dissociés, issus de *mb* complexe (*mbae* = chose, quelque chose est, en tupi-guarani). Si l'on objecte qu'il s'agit de Botocudo et non de Tupi-Guarani, rappelons que botocudo est une épithète portugaise et que la prononciation *mb* est de lĕgoa gĕral et non spéciale aux Botocudos.

Remarquons en passant — rien de plus — que dans le Nahuatl le *m* initial, excessivement fréquent dans la langue écrite, ne doit pas se prononcer (1). La prononciation simple *m* semble devoir l'emporter en langue brazilienne actuellement et pour l'avenir sur *b* simple, témoin l'orthographe *Muyra Ky tă* = *ў bĭra qui tă*, adoptée par M. Barbozas Rodrigues, Manaos du Rio-Negro d'Amazone, 1889 (2).

Les causes modificatrices, simplificatrices, de *mb*, résident d'ailleurs à la fois dans la langue portugaise et dans le tupi-guarani. En portugais *botoque, bodoque*, *batoque*, *motoque* = bonde, jalet, et en Amérique désigne la rondelle que les Botocudos insèrent dans leur lèvre inférieure; cette rondelle est le plus fréquemment faite du bois d'*emburé* ou *embiré;* ce mot sous une forme plus classique est *y bĭra* et signifie l'arbre en général; *y bĭra, y muyra,* déjà cité (*Muyra Kytă*) se prononce encore : *liwera, mavuira*, *imira*, *ibaira*, *biria*, *kembulé* et autres formes dialectales.

L'équivalence et la simplification par acquit ou paresse linguistiques de *mb*, *m*, *b, v, w, p*, etc., existent partout, on le sait de reste. Le *Guipuzcoa,* patrie de Juan de la Cosa, offre *Miarritz* = *Biarritz* (génisse); *maiño* = *baño; mentura* = *ventura; maïna* = *vaïna,* gaine, *Mendecosta* pour *Pentecôte;* etc., etc. Inutile de multiplier les exemples. Nous pouvons avoir à dire demain : « Je suis enrhubé du cerbeau », et l'on se trouvera dans cet enchifrènement

(1) Voir le *Dictionnaire Nahuatl*, Remi Siméon.
(2) Ce mot est le titre d'un ouvrage excessivement intéressant sur la pierre bleue de l'Amazone.

prononcer à l'auvergnate ou à la béarnaise; un étranger d'oreille fine mais peu expert en français écrira de la façon ci-dessus à moins qu'on ne l'avertisse de l'existence d'un dialecte accidentel.

L'équivalence plus ou moins constante du *m* et du *b* liés ou séparés fut, insistons-y, de règle pour la majorité des mariniers lettrés ou non lettrés de la péninsule ibérique, navigateurs au loin sur l'Océan des Atlantes; quoi de plus logique que de voir les prononciations et les orthographes de leurs contemporains refléter des indécisions et des variations phonétiques existant non seulement dans leurs propres langues, mais encore dans celles des Américains? Si l'on objecte, à propos d'*Amérique*, que ce furent surtout les yeux qui ont été impressionnés par les caractères d'imprimerie, et que *m* ne produit pas le même effet que *b*, nous dirons l'objection importante, mais on y peut répondre ce qui a déjà été dit à propos d'*Alberic* = *Americ*, ensuite que *m* l'a finalement emporté. Nous avons à tenir aussi grand compte des récits verbaux. Les soixante-seize expéditions qui eurent lieu avant 1508 furent accomplies par bon nombre de gens de dialectes très divers, indifférents, pour ainsi dire, à *m* pour *b* et réciproquement (1); les chefs de ces expéditions étaient instruits, mais combien des compagnons de moindre rang étaient illettrés ou consultaient peu les livres? puis il s'agit d'effets suffisants d'homophonie et de quasi-homophonie et non d'identité absolue, constante, enfin nous aurons toujours chez nous l'exemple *Americ* = *Almeric* = *Alberic* = *Emeric* = *Morigo* = etc.

Juan de la Cosa écrit sur sa carte de 1500 *Ramyca* où d'autres écrivent *llamïga;* bien plus tard une carte fort soignée porte *Castiria de Oro*, une autre : *Benezola* (Venezuela); *Belchior* = *Melchior* dans un récit; sur des cartes on a écrit indifféremment *Arboleda*, *Arboreda:* beaucoup de personnes même instruites pourraient s'étonner et ne pas comprendre du premier coup.

---

(1) Il en était de même pour *v* = *b*, *t* = *c*, *r* = *l*, *x* = *r* = *j*, etc.

Rappelons que depuis bien des siècles les mots non écrits ou qu'on n'a jamais écrits s'imposent à la mémoire surtout par l'agencement des consonnes, sorte d'ossature, de jalonnage fixe sur lesquels travaillent au moment nécessaire l'émotion, l'intelligence et tout le mécanisme linguistique : alors les thèmes deviennent vraiment expressifs et clairs grâce au chant, au son, au timbre et au choix de telle ou telle voyelle (1) ; cependant l'ossature demeure toujours ressentie sous le tissu plastique et vivant des voyelles comme aussi le primitif de l'idée : c'est ce squelette de consonnes qu'un compte rendu en écriture non figurative aura tout bénéfice à graphier d'abord. Dans les mots qui nous occupent l'ossature *: mb : r : q*, *: mb : r : c* a été certainement le type phonique s'imprimant avec netteté dans la mémoire des découvreurs et des contemporains instruits de la grande découverte. Le : initial joue en *: mb : r : q* le rôle de prise de souffle, d'esprit initial doux ou rude ayant eu autrefois son expression propre ; c'est, par exemple, l'équivalent du *H* tombé de *Hamalrick* quand s'est formé le mot *Americ*, c'est parfois dans les mots américains le représentatif d'un vocable préfixé tombé en certains dialectes, conservé en d'autres, etc.

Nous considérons comme capitale cette observation à propos d'un groupe d'homophones se pouvant chiffrer *: mb : r : q*, car cette observation résume presque tout ce qui précède et tout ce qui va suivre.

---

(1) Voir : *Notes de linguistique comparée*, première partie. X. Franciot-Legall.

CHAPITRE II

Importance attachée au quinzième siècle à la signification des noms propres en Europe et en Amérique.

Nous avons appelé l'attention sur des particularités linguistiques communes aux langues européennes et aux langues américaines appelées ici en jeu, nous devons maintenant reconstituer quelque chose de l'ambiance où se mouvaient les découvreurs et leurs contemporains ; négliger cette reconstitution nuirait à la rectitude des appréciations.

Aux environs de 1492, on accordait une grande importance aux noms : tantôt la coquetterie classique traduisait en grec ou en latin de braves mots tout simplets qui, acquérant par là quelque manière de panache, semblaient placer les gens ainsi décorés dans les castes supérieures du royaume de l'intelligence ; tantôt l'on disait : « les noms sont écrits dans le ciel » et l'on cherchait à lire dans un nom les destinées ainsi prédites ou résumées. Le nom paraissait posséder quelque vertu secrète, il semblait une sorte d'agrégat incorporel issu de faits ou d'êtres plus puissants que l'homme ; les plus orthodoxes des chrétiens ne se détournaient pas de ces croyances, assez vagues toutefois chez eux pour ne point être hérétiques, liées au gnosticisme, à la kabbale, mais assez réelles pour fixer une respectueuse attention.

Nous lisons dans la Vie de Christophe Colomb, écrite par son fils, et à propos du nom patronymique *Columbus*, ces lignes intéressantes à notre point de vue : « *Columbus*, ne fut-il pas en effet comme la *Colombe* allant offrir le Saint-Esprit (sous la forme de Colombe) à tant de nations du Nouveau-Monde ?... Et tant qu'ayant pris ensuite le nom de *Colon*, surtout alors qu'il avait pour prénom Chris-

tophe, n'a-t-il pas fait des Indiens autant de *colons* du Paradis ?...., etc. » Ces réflexions, écrites par Fernand Colomb, son illustre père les avait peut-être faites avant lui, sans qu'il y ait à crier pour cela à l'imbécillité et à la monomanie religieuse.

Americ Vespucce n'avait pas l'âme naïvement mystique de Colomb, mais son esprit était très ouvert, très observateur et fin, et lui aussi était de son temps : l'influence occulte et providentielle des noms ne pouvait être traitée par lui d'absurdité, — il eut donc tout lieu de s'étonner, et aussi de se réjouir, ou bien il eût été sourd fort mal à propos. Nous reviendrons après la discussion des noms purement géographiques sur cette question des homophones intéressants du nom Améric, mots pris aux langages courants du Nouveau-Monde.

Lorsque, en 1547, Jean de Léry débarqua chez nos amis les Tooupinambaoults, il faut lire comment il fut questionné à propos de son nom et comment l'adaptation de son nom d'Europe à un homophone indigène fut une excellente idée : *Lériouassou* « l'Huître grande, grosse ! » Les sauvages se récriaient d'aise... la scène est amusante, caractéristique et si bien contée par Léry !

Chez les Caraïbes insulaires la connaissance du nom était de capitale importance, elle revêtait quelque chose de magique, de sacré. Lisons dans le Dictionnaire de R. Breton : « Mon compère... quand les Français traitent avec leurs amis sauvages, et les sauvages, quand ils parlent au Français avec lequel ils ont contracté amitié, le Français donne son nom au sauvage et le sauvage le sien au Français : *miechen*, ou celui qui se nomme comme moi », signifiait un autre moi-même. Chez les Caraïbes, comme d'ailleurs chez tous les primitifs, pensons-nous, avoir un nom signifiait mériter d'avoir un nom, à cause d'une vertu spéciale, propre, originale, qui vaut à cause de cela l'honneur d'être dite; donner son nom à quelqu'un, tout comme recevoir le nom de ce quelqu'un, c'était se faire part réciproquement de ses qualités, de ses vertus intimes,

propres, spéciales, de sa puissance, de son essence, de sa personnalité, « *Ubi Gaïus, ego Gaïa* ». Le nom était chose si importante, si personnelle, que « les Caraïbes mariés et leurs femmes mesmes sont rarement appelés de leur nom, car il semble que ce soit un crime d'y penser, ils ne font seulement que prononcer les premières syllabes (je dis en leur absence, car en leur présence ils s'en offenseraient); ils usent de circonlocutions et disent : le Père de un tel (car on ne feint pas de nommer les enfants); ce néanmoins quand ils sont dans leur vin, à moitié saouls, ils affectent comme un grand honneur qu'on les qualifie du nom de l'Arrouague qu'ils ont tué; notre capitaine Baron s'appelait Callamiena, lorsqu'il était en cet état, il prenait un autre capitaine par la main et se présentait tout debout devant les principaux avec ces paroles : « Je veux » être nommé ! *ieti cleè iateke!* » Alors celui devant lequel il était criait en riant : « *maboüic ouallachou ala hoüe!* » Bonjour un tel ! » et alors il épanouissait sa rate et riait de tout son cœur, puis il ouvrait un panier, en tirait un paquet de rassade et payait l'honneur qu'on lui avait fait ». L'exemple nous a semblé nécessaire pour témoigner de l'importance que les indigènes des Iles et du Continent américains attribuaient aux noms des gens. — C'est un sujet des plus intéressants que celui du pouvoir du nom, mais ce serait un hors-d'œuvre et nous coupons court pour arriver à ceci : Nul doute que dans des entrevues amicales avec les indigènes, Christophe Colomb, Americ Vespucce, Juan de la Cosa, Bastida et autres, n'aient eu à énoncer leurs noms et peut-être à les échanger avec ceux de leurs nouveaux amis; le groupe Americ, la Cosa, Hojeda, est ici surtout visé à cause de l'idyllique découverte des villages lacustres du Vénézuela en Maracaybo, et des jours de fêtes naïves, préface menteuse de tant de massacres et d'infamies souillant à jamais la mémoire des gens d'Europe.

Par chance linguistique, le nom de l'un des chefs d'entreprise, *Amerigho*, *Americo*, *Morigo*, etc., était, redisons-le à satiété, particulièrement riche en homophones indi-

gènes; cela est même à tel point que, si tous les documents étaient perdus, quant à l'histoire réelle d'Americ Vespucce, il se pourrait, dans quelque mille ans, se créer la légende suivante américaine : « Un navigateur, venu d'Orient, et nommé Vespucce, reçut le surnom d'*Americ*, parce qu'il découvrit notre terre d'*Amérique*. » Pour peu que la lēgoa gēral eût encore conservé d'elle-même, elle abonderait en preuves à l'appui de la légende ainsi résumée. On ne peut, sans injustice, accuser Vespucce d'avoir abusé de ce hasard de l'homophonie : rien dans ses lettres n'a trait à quoi que ce soit en ce genre, mais bien des choses ont pu être dites de vive voix par les uns et les autres, remarquées sur la terre américaine, non écrites, il est vrai, dans les relations et cependant ayant eu quelque portée. Les cartes de Cantino, de Canerio, sont typiques, avec leurs *Tamarique*, *Riqua*, reproduites sur les cartes néo-ptoléméennes; le Gymnase Vosgien copia ces mots, les retint certes, mais tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il a malheureusement mais non malhonnêtement négligé de gloser sur le thème.

CHAPITRE III

Borique, Boricque, Bórrequen. — Berēq, Besēq, Burichen et autres variantes. — Rique, riqua, y gua, y que, etc. — Analyse des éléments linguistiques de ces mots.

Au commencement de novembre 1493, Colomb découvrit l'île caraïbe de Caloucaera qu'il baptisa Sainte-Marie de Gouadeloupe. Un jeune homme d'une autre île, prisonnier des insulaires, leur échappa et dit aux Espagnols qu'il était natif d'une île nommée *Borréquen;* d'autres captifs furent aussi délivrés et les découvreurs apprirent par eux qu'au midi étaient de nombreuses îles; une femme raconta que ceux de son pays trafiquaient avec ceux de Haïti qu'elle

appelait *Zuani*. Colomb ramenait d'Espagne en Haïti des Indiens devenus ses interprètes, et la femme sauvée du massacre « savait d'ailleurs particulièrement se bien faire comprendre ». L'amiral se renseigna sur la situation exacte de Haïti, car, « bien qu'il lui eût assigné une place sur ses cartes, il n'était pas fâché de prendre à ce sujet l'avis des gens du pays(1) ». Quelques jours après, Colomb découvrit entre autres une île que les Indiens appelaient *Iamaïca*, l'actuelle Antigoa, écrite *Ramyca* par J. de la Cosa; non loin était *Lliamaïga*, Saint-Christophe; la grande *Jamaïque* n'ayant été abordée qu'en 1494, nous suivrons d'abord ce qui a trait à *Borréguen*, écrit *Boriquen*, sur la carte de 1500 due à de la Cosa.

Le 18 novembre 1493 Borriguen vit débarquer les Européens : le site se présentait enchanteur, inoubliable... Au bord de l'eau sont de confortables et élégantes cabanes, bordées de verdure fleurie et surmontées de terrasses... « On se croirait dans la campagne de Valence », disent les navigateurs ; tout est riant, c'est l'Eden élevant du sein de la vaste mer chatoyante des frondaisons d'émeraude... et l'île fut dite Saint-Jean et *Port-Riche*. Mais, ainsi qu'il y eut plusieurs *Jamaïque*, il y eut ou il sembla y avoir plus d'une *Borique :* d'abord cette grande Saint-Jean ou Porto-Rico, puis ses voisines : l'actuelle *Vieques*, *Bieque* écrite sur certaines cartes *Boréquen* et Sainte-Croix, dite Sainte + de *Besēq* sur la carte de Henri II; Raymond Breton donne à cette dernière le nom de *Jáhi*.

Malgré ces répliques, ou plutôt à cause d'elles, car c'est, on le verra, un nom de géographie physique, nous rangerons ensemble les orthographes diverses : *Borique, Borégen*, *Borriquen*, *Borigen*, *Boricquen*, *Borriquen, Borichene, Borignen, Bórrigen*, *Borrigal* (ces deux dernières Dre Caraïbe R. Breton) *Borric*, *Barriquen, Boruquen, Bruquen, Burrichena*, *Burenquen, Burichen, Buchena, Berēq*, *Besēq*, *Botignen*, *Doïca* (?), il en reste.

(1) F. Colomb.

C'est une amusante forme que *Portric* du Dictionnaire de R. Breton : « *Portric* = *Bórrigen* = *Bórrigal,* autre part = *Oubouemoin.* » On voit qu'il faut bien peu pour que le mot indigène et la dénomination contractée espagnole ne se confondent, et comment ceux qui ignoreraient *Puerto-Rico,* pourraient ne voir là qu'une déformation de *Borrique.* Il en est très vraisemblablement ainsi d'autres *P. Rico* des premières cartes, auxquels on aurait donné immédiatement ou après coup le sens de *Port-Riche* en or ou autres produits.

La trace d'associations d'idées qui se sont à chaque instant créées dans l'esprit des découvreurs aux premières auditions de noms indigènes, se retrouve là comme en d'autres lieux, et nous avons réuni force documents qui le prouvent; nous ne nous occuperons dans ces pages que de ce qui est spécial à notre sujet : il nous a toutefois paru nécessaire d'insister ici sur la fréquence de ces faits, car c'est justement l'un de ces faits qui motive ce présent travail.

L'orthographe de R. Breton est à considérer : la présence de l'accent sur l'*o* indique une lettre longue, sorte de double lettre dont l'une est tombée, et cela vaut *bô, boo, bao, bav, bal, bab, bau, balo, mbaw, mbaou, bou*, etc., soit toutes les variantes. Nous voyons entre autres îles sur la carte J. de la Cosa (1500), 1° *Boriquen*, 2° *Baoruco,* là où est la grande *Inagua* (?); une carte bien plus récente écrit *bavrvcom* dans la presqu'île où l'on met actuellement Montagne de la Hotte en Haïti (*Hotte* = par déformation de Haïti?), *Montagnes Bahoruce* se lit en face la Beate sur une autre presqu'île montagneuse de Haïti, par exemple sur l'atlas de l'abbé Raynal; une carte de l'île de Grenade offre *Barayc,* etc.; comme il s'agit de sites géographiques à haut relief, faisant rive, il est dès à présent permis d'en conclure à un même nom à formes dialectales variées.

Joignons aux noms précités quelques autres noms maritimes ou fluviaux, c'est-à-dire à rive, à berge, écrits dans

l'aire géographique un peu élargie du Centre-Amérique : *Baracoa, Boracna, Berica, Buric, Berric, Berry, Boruca, Borica, Peric, Perico, Paris, Parita, Nata d'Brico, Perrique, Perruquete, Perito, Muriato, Guriaco*, etc., etc. (les deux derniers noms au même site). Nous ne prétendons pas que tous ces mots se traduiraient exactement les uns par les autres en tous leurs éléments, mais sur les cartes ils s'équivalent comme aspect : nous voulons surtout noter l'effet d'ensemble quasi-homophonique avec des noms inscrits dès avant 1500 sur des cartes dues aux découvreurs ou pilotes européens.

Analysons avec soin *Borique* = *Bórriguen* = *Bórrigal*, *Boricquen* = *Buruquen*, etc. ; le mot, selon toute vraisemblance, tire ses éléments ou racines du tupi-guarani : c'est *y* + *mbao* + *ỹ* + *gua* ou *Ymbaorygua, Oumbaorurgua*, etc. ; c'est-à-dire *la* ou *sa hauteur* de l'*eau appartenance*. La prononciation qu'indiquent nos caractères ne répond pas exactement aux phonismes américains; les admirables grammairiens des Missions brasiliennes ont composé des arrangements spéciaux de nos caractères, mais cela est encore insuffisant, il faut s'en contenter sous réserves.

Le *y* initial de *ymbaoỹgua* peut être prononcé *ou* même en tupi-guarani : ainsi, Jean de Léry écrit *uh* et *u* ce que Montoya a orthographié *ỹ* et *y* (1) ; il n'y a pas à discuter la prononciation caraïbe, c'est *ou*. *Y* tupi-guarani joue le rôle de démonstratif, de possessif, de déterminatif, etc., soit ici : *sa* ou bien *la* (hauteur, etc.) ; *ou* peut naturellement se détacher du mot qu'il précède. En caraïbe, île = *Oubao;* la montagne = *Ouébo;* en tupi-guarani montagne se dit *ỹbate*, et *te* est ici pour *hete*, *ete* = beaucoup ; de Léry donne la variante *ubue tare*. L'initial *ou* n'existe plus dans le nom *Boriquē* et n'y est pas nécessaire ; *Bó*, *bao*, *bar*, *ba*, etc., se composent en tupi-guarani de *mbae*, *mae* = chose, réduit à *b*+*ó*, *ao*, *ar*, *a*, *u*, etc... lesquels, en caraïbe, =

(1) Voir *Notes de linguistique comparée*, par X. Franciot-Legall.

hauteur, faisant saillie, bulleux, dehors, soit, par exemple *baogouti* = dehors, sens spécial que l'on retrouve en : *taó okoali*, il est par-dessus (*okoali* = il est) *taochem* = au-dessus de... ; *mbae* + *ao* = donc, chose haute, chose dessus, soit *Mbao*, *Bao*, *Bó*, *Bar*, *Bo*, *Ba*, *be*, etc... On peut objecter que nous avons joint *mbae* guarani à *ao* caraïbe. Le mot tupinamboult *ubue tare* cité par Léry suffit à nous justifier à cause de *bue;* cependant nous avons aussi la forme *oó* tupi-guarani = grande, par exemple en *aba oó catu* = homme grand beaucoup, tout à fait grand ; *añembo oó,* j'enforcis, j'engraisse ; *anē ēē óo ychupe* = je lui dis beaucoup de choses, ou encore je parlai à voix haute, forte. Nous pourrions présenter quelques autres explications de *ao, o,* qui ont pu fournir des imitations et des à-peu-près, nous nous bornerons à *paō* signifiant espace, intervalle, interruption, placer, place; ainsi : *caa paō* = îlot d'arbres, *y̆paū* (*Uhpaon*, écrit Léry), île d'eau ; mais nous croyons plus près de la vérité *bao, baou, bóo*, etc., au sens naïf de grand. D'ailleurs, pour étudier à fond ce sujet il faudrait trop de pages et faire une analyse infiniment plus détaillée que ne le demande le travail actuel. Ne négligeons pas cependant de citer le mot *y̆bĭ,* la terre, selon de Léry c'est *ubouy,* et de le rapprocher de *ubue* + *tare* pour montagne (*tare* pour *tĭ*, *atĭ* = monceau ?). Un exemple emprunté à l'excellente réimpression de l'*Arte Guarani* de Bandini, par M. le Docteur Seybold, nous semble encore très expressif, c'est la définition de altivo, soberbio : *oñembo* = *yerobia guaçu bae bae au,* où le sens de hauteur extrême, excessive, nous paraît se renforcer par l'emploi de *bae bae au,* exactement notre *mbae* + *ao,* mais cela peut signifier aussi chose vaine, il y a donc lieu à quiproquo.

En caraïbe, sans conteste, *Ou* + *bao* = l'île et île ; *nouba oulou*, mon île ; *oubao bonocou* = insulaire, et l'on voit clairement que sous cette forme le mot est pris aux deux tiers au tupi-guarani, soit *n* = mienne + *oubao* = sa hauteur : *n* est spécialement caraïbe.

Le sens de hauteur (sa hauteur, la hauteur de elle, la chose sa hauteur), soit *oubao*, *oubó* ou simplement *bao*, *bó*, *ba*, *bu*, *be*, etc..... *mbaa*, *mbó*, *mbe*, etc..., convient parfaitement à la première partie principale du mot composé *Bóriquen*.

La seconde partie principale s'explique aussi nettement par le tupi-guarani, c'est : *ygua*, *rÿgua*, *tïgua*, soit : *ÿ* = *uh* = eau + *gua* ou *chua* = appartenance.

Une digression est nécessaire avant l'analyse de *yrgua*, *rygua*, etc. Que l'on veuille bien le plus souvent possible, en lisant ces pages, regarder les documents cartographiques ci-joints, contemporains des premières découvertes : il nous faut oublier les connaissances géographiques actuelles, nous laisser prendre par les yeux à l'aspect graphique des cartes où le petit nombre des mots et des formes acquiert par cela même bien plus d'importance. Ces cartes de 1500, 1502, 1507, 1508 et suivantes, sont des documents à se rendre archifamiliers, autant que le nom multiple *Alberic-Americ*, la forme *mb* = *m* = *b* et le groupe : *mb : r : q*.

Le globe dit de Francfort cité dans *Elite des monuments géographiques* (Jomard), comme étant de la première moitié du seizième siècle, demande une remarque particulière : le rôle d'aspect joué par le groupe que semble désigner le mot *Borique* y est très considérable (1). Ce globe fait après 1520 (passage de Magellan) retarde sûrement en certains points quant à cette époque. Nombre de gens ont dû se dire en regardant ce beau globe ou ses copies : « Voyez donc les îles *Borique!*... on dit que c'est *Albéric* Vespucce qui les a découvertes, d'autres l'appellent *Americ*, cet homme, et cela revient au même ; et là, près de la grande terre, voyez donc les îles *Riqua!* etc... *Borique, Riqua, America, Alberiqua*, etc., on sent bien que tout cela c'est la même chose... etc. » Bref, la scène à faire comme dirait Francisque Sarcey.

---

(1) Confronter les *Vierques*, Bieques, Berêque, Boriques, et ces onze mille *Vierges*.

La dénomination *Riqua* fut plus répétée sur toutes ces cartes, et fut plus durable que les noms *Tamarique* et *Tamaraqua* de Cantino, Canerio, Ruysch, etc.

Nous l'avons dit, c'est du franc tupi-guarani : *y̆* + *gua*, *ty̆gua* sont le mot employé seul, *ry* + *gua* est le mot en composition. *y̆gua, yqua, rygua, riqua,* ne sont pas des identiques, ce ne sont pas des répliques, mais on admettra volontiers que ces deux prononciations et mots aient pu se confondre dans la mémoire et la pensée des premiers découvreurs et transcripteurs.

Tĭ ou bien *ĭ, y̆* = eau, rio, çumo, jus, suc, etc., et peut se prononcer *uh* (J. de Léry); le *h* de Léry correspond au signe ᵕ adopté par les grammairiens pour l'*i* guttural; cela représente une gutturale palatale légère, ou très forte, ou perdue, ou muée en *l*, en *tl*, en *rz*, en *s, ç,* en *ll, ï,* etc., selon les dialectes et langues issus du tupi-guarani; *ĭ* est *ĭr, ri, ur, ru, ar, ra, eur, reu, aouir, aour, eur,* plutôt qu'autres formes, dans les mots sujets de la présente étude; donnons des exemples : *mbae* + *ri* + *gua,* chose aqueuse, soit *mbae* = chose + *ri* = eau + *gua* forme courte de *guara* = appartenance, le mot est tupi-guarani; *reu reu* en caraïbe = couler, fluer, passer, s'écouler; *ira* (caraïbe) = jus, suc; *araogane* (caraïbe), l'eau qui distille; en tupi-guarani *quĭra* = graisse, huile, etc..... Nous ne saurions citer le vocabulaire complet; *y̆, tĭ,* eau, ruisseau, coulement, etc... est le mot isolé, *ri* est le mot en composition, nous l'avons dit; de même *gua* est la forme courte de *guara* ou encore *chuara* qui s'abrège en *chua* (voir Bandini, réédition Seybold), *haba*=*haquara hegua* qui se peut prononcer *reqegua, recegua* (*c* dur); *çua, zua* et autres, signifient comme *gua ra* et *chua ra :* être, avoir, tenir de....., caste, issir, ceux de... pour, au moyen de... manière, sorte, qualité, être fait de..., être fils ou descendant de..., le lieu, l'instant, le motif, la cause, la raison, la coutume, la demeurance, l'appartenance, et idées analogues. Si un tel vocable a été dit et entendu, pas n'est besoin d'y insister. *y̆gua, yrgua, rygua, tĭgua, tigua* (ce ᵕ léger se perd faci-

lement), traduit donc : eau + appartenance ou toutes les significations précédentes de *guara; ÿgua, rygua,* s'indique très nettement pour nom d'îles hautes ou basses, tout comme cela signifie : rivage, bord, berge de rivière ou de mer, de fleuve ou lac, étang, lagune, pour toute contrée maritime, fluviale, lacustre, humide, marécageuse, mouillée, etc. Par extension, cela traduit : pueblo, région, site, paroisse, etc., la proximité de l'eau étant nécessaire à l'habitat humain ; cela signifie : morador, habitant, demeureur, citoyen de..... Exemples : *caa ÿgua* (*caarygua*), sylvain, forestier ; *mamoÿgua?* de quel pueblo ? *ta tãyrgua* (*tatamyrgua*), voisin d'une ville, d'une cité, etc. On voit que *mbae rigua, maerigua, mbaerichua,* etc., peut être à double sens et compris différemment, soit : chose aqueuse, juteuse, soit qui appartient à l'eau, riveraine de l'eau, issue de l'eau, etc... *Maeriqua* forme durcie, nette, *mbaerigua* un peu plus complet et plus près de la prononciation première, composent donc un thème on ne peut plus intéressant, irrésistiblement réductible en *Meriqua.*

ÿque, employé avec *pĭri* ou bien *mbĭi* qui s'équivalent, signifie proche, de, joint à.... Exemples : *ÿque apĭri* ou bien *ÿque ambĭri*, ou encore *ambĭiyrque...*

ÿque seul signifie : costado, lado, côté, côte, flanc, latéralité : *che ĭque,* mon côté ; *ĭque acatũa,* côté droit ; cela signifie : côté de quoi que ce soit — le mot pour les arrivants d'Europe était facile à confondre avec *ÿgua, rygua,* surtout au sens de berge, côté de la terre sur la mer, etc... —, car on peut dire *ryque* ou *ÿque* au sens de côte, rivage de mer ou d'eau quelconque, etc. (cependant en guarani le mot le plus usité pour côte, une côte de la mer est *rembeĭ*).

ÿquâ se compose de *ÿ*, eau, + *quâ*, forme abrégée de *quara,* perforation, blessure, profondeur, creux, cavité, creusure, trouure, enfonçure, etc..., soit *ÿ* + *qua, ÿaqua, ryqua* = puits, porrongo, citerne, aiguade, etc., mots de capitale importance pour des marins. De là certainement le nom actuel d'*Eriquillo*, le grand lagon de Haïti.

Le mot *qudra* ou son abréviation *qua* est lié comme l'effet l'est à la cause à *quā* = aigu; *haquā* = pointe en général; *yu* signifie de même aigu, joint à *quâ*, cela forme *yuquā* = aiguille, pyramide, obélisque, etc., et, il n'y a rien d'absurde de rappeler ici « el *Yunque* », la grande hauteur de *Borrigen, Borique;* voyez *Luquillo*, même site.

Il faut rattacher à ces vocables *ayque* = j'entre, je pénètre, aller vers... entrer...; *yquaba*, intrigant, etc., la lettre *r* et le signe guttural sont exclus sans doute de ces mots, mais ils tombent souvent de mots où le sens étymologique les exigeait et cela prête certes à la confusion; on aurait à écrire : angle, coude, pénétrant de rivière, qu'il faudrait écrire *y̆qua*, *ryqua*. Il est du génie de la langue tupie de faire précéder les noms par *mbae*, *mae* ou chose, on peut donc dire indifféremment *mbaey̆gua, mbaerygua, mbae richua, mbaey̆que*, *mbaeryque*, *mbaey̆quā*, *mbaeriquā*, *mbaeriqua; gua* = cosa redonda; *guqā* = abolladura, por de fuera, tolondron, c'est-à-dire chose bulleuse, etc., en espagnol. Nous revenons plus tard sur le mot.

ĭguaá = creux, anse de rivière ou mer; *guaá* est l'abolladura vue par le dedans; *ĭguaá* se prononce en composition *riguaá*, soit *mbae riguaá* = chose + eau + arrondie —, ou simplement *riguaá*. La forme *quā*, *quaa*, dialectale à l'égard de *guáa*, classique en guarani, serait excellente aussi, car elle est plus près de l'étymologie de *guáa*.

Cap, pointe de terre sur eau, rio, mar, se forme de *y̆* + *aquâ*, soit *riaquâ* ou *uiraquā*, ce qui est encore régulier. Ici serait à citer quelques-unes des formes géographiques dialectales *Culcar*, *Lurcor*, *Ucon*, etc. (1).

Nous ne nous étendons pas davantage sur les différences et les ressemblances de ce groupe qu'on peut taxer, sans hardiesse, de suffisamment homophonique.

Rappelons que *tĭ* signifie eau, rivière, et que si en composition le guarani fait tomber le *t*, cette prononciation a subsisté certainement en nombre de dialectes tandis que d'autre

(1) Voir la carte de Ruysch et celle de J. de la Cosa.

part la gutturale tombe de *i* et ses équivalents et l'on obtient alors le nom du golfe *Amatique*, pour *Ama* (*t*) *ĭque Amarique*, etc... Nous ne suivons pas le tracé qui s'ouvre ici, mais nous devons dire que la terminaison *ique* du Nahuatl signifiant entre, parmi, rappelle fort *ayque*, j'entre, je pénètre, du tupi-guarani.

Parmi les homophones ou quasi-homophones formant des noms d'îles, îlots, côtes, rochers, bancs, etc., tous objets intéressant les découvreurs et motivant de leur part enquêtes auprès des indigènes, insistons sur : *ĭ a quā*, *mbae ĭ a quā* = cabo o punta de tierra, o rio o mar, d'où sans doute les *mariaquana*, *mariaguana; ana* = épais, grand, touffu, massif, soit la chose, un quelque chose faisant pointe massive sur l'eau, etc... ; en caraïbe *ana* a le sens plus général de toujours. Comparez *mayaguana*.

Entre les mots capables d'être pris comme noms géographiques par les découvreurs, le caraïbe offre : *richa richati*, au sens de se dresser, par exemple en parlant d'un hameçon ; *taricha roni*, ce qui est dressé en général... Le tupi-guarani donnerait encore : *y quay*, *quay*, *oqua*, *cuioquacueo* = passer, dépasser, ce qui surpasse ; voir aussi *oca*, noms de hauts mornes de la presqu'île des Goajires ; *oca* = dehors, au dehors, etc., etc. : nous n'avons pas la prétention de faire ici un travail autrement que d'ensemble jalonné.

Le Honduras est dit en langue indigène *Ybuera*, soit d'une part les mots caraïbes et tupi-guarani *Ouboüe*, *Ubao* + *ra* qui peut être le tupi-guarani *rà* señal, mancha, levantado, comme en *aperéra* = superficie no paréja : or sur cette côte se signale le cap Honduras. *Ybuera* peut être une forme écourtée de *y boue* + *yra*, *Ouboue* + *ira*, soit : terre haute + eau, ou tout simplement traduire *ў bĭra*, forme correcte en tupi-guarani pour un arbre, les arbres, le bois, la forêt, et ce serait une équivalence de l'une des explications par le nahuatl du nom de *Guatemala* : la Terre de l'arbre, des arbres en général.

En *ybĭra* + *rygua*, *ybĭra ryque*, le sens d'arbre rem-

place le sens de hauteur; on écrirait parfaitement : *y muirarigua* ou *riqua* = la forêt faisant rive, le bois faisant rive, la côte maritime des forêts, le site, le district, etc., riche en bois et en eau, ce qui traduit le nom de *Xaymaca*, variante de Jamaïque. Il serait difficile d'affirmer que Colomb n'a rien entendu de ces mots quand il vint si près du golfe *Amatique*, *Ama* (*t*) *rique*, *Amaïque*.

CHAPITRE IV

Lliamaïga. — Ramyca. — Iamaïca. — Tamarique. — Tamaraca. Itamaraca. — Itaparica. Homophones et quasi-homophones européens. — Maracaybo. — Xaymaca. — Côtes bleues.— Val Dupar.— Sierra Parica, le mont Opalaca, les monts Apalaches et autres variantes.—Analyse des éléments linguistiques de ces mots.

De deux petites îles *Jamaïque*, l'une au moins était connue de Colomb et ses compagnons dès novembre 1493 ; ces deux îles sont *Jamaïca* (Antigoa) et *Lliamaïga* (Saint-Christophe), écrite aussi *Lia-maïga;* la carte de J. de la Cosa (1500) porte une île *Ramyca.* Ce ne fut qu'en mai 1494 que l'amiral, à qui les indigènes de Cuba et de Haïti vantaient la richesse aurifère d'une grande *Jamaïque,* vint à cette découverte et dès l'abord « jugea l'île la plus délicieuse qu'il eût jamais rencontrée » ; forcé de repartir presque immédiatement, il revint en juillet et il lui fallut quitter encore trop vite ce nouvel Eden ; enfin, à son quatrième voyage, au retour désastreux de Beragua, c'est de la « *Jamaïque, île des Indes* », que l'amiral écrivit la célèbre lettre rarissime, 7 juillet 1503, et cette longue et cruelle série de mois de naufrage ne se termina qu'en juin 1504.

D'où vient l'importance de *Tamarique* sur les cartes de Cantino et de Canerio 1502? de *Tamaraqua* (même site), sur celle de 1507, Ptolémée de Rome, et de *Riqua* du Ptolémée de Saint-Dié-Strasbourg 1513, carte issue du Gymnase Vosgien? D'où viennent la présence simultanée de la grande Jamaïque et de cette *Tamarique* qu'on ne peut identifier à aucune île particulière, non plus que la *ilha riqua*, *y.riqua*, etc., qui l'accompagne? Quelle que soit la raison, et nous n'exposons pas ici, afin de nous restreindre, l'explication qui nous semble la meilleure, il est impossible de nier la valeur d'aspect et de dénomination des îles précitées sur les importantes cartes susdites. Il est curieux d'observer que par chance *Jamaïque, Tamarique*, surtout se relient phonétiquement à *Americ*, et *Borique* se combine mieux avec *Alberic :* on l'aurait fait exprès qu'on n'aurait pas fait autrement.

Etablissant la liste des variantes on a : *Iamaïca* (1493), *Lliamaïga* (1493), *Ramyca, llamica* (deux îles autres que la Grande Jamaïque sur la carte de J. de la Cosa (1500); *iamitar? t = c?* J. de la Cosa (1500) ; *malahet? l=r, t=c,* soit *marahec* (comme Bistaïm pour Biscayen), J. de la Cosa (1500); (voir les cartes ci-contre); *Tamarique,* 1502, Cantino; *Tamarique*, 1502, Canerio; *Iamaïqua,* 1502, Canerio; *Tamaraqua,* 1507-1508, réédition de Ptolémée, de Rome, carte de Ruysch; *Iamarama?* 1513, globe vert, école de Schœner; *Iamajca*, sur la carte dite du Havre, seizième siècle, *Lamaïca,* commencement du seizième siècle, carte vénitienne; *Camaya?* Sébastien Cabot, 1544; *Lamaya maya,* sur la carte de Séville, 1547; *Jamaricque*, 1613, cette carte française écrit aussi *Boricque; Ioméique* ou *Iomerique,* Dieppe, 1661; *Zamaïcha*, dix-septième siècle, carte italienne; *Xaymaca*, nom indiqué dans l'Univers pittoresque (Didot); etc.

Iamaïga est l'orthographe de Colomb; Canerio et Cantino offrent *Iamaiqua* exacte et près du continent une large *Tamarique* à formes conventionnelles, cela *cinq ans* au moins *avant* le parrainage d'Americ Vespucce.

Quoiqu'une certaine obscurité plane sur les commencements de l'histoire brasilo-européenne, on voit que dès 1501 les allées et venues du Portugal au Nouveau-Monde furent aussi actives que possible. Dès 1502, certainement avant 1504, la France avait envoyé ses vaillants marins normands et bretons à la recherche de l'*ÿ bĭra* au cœur rouge (rouge de braise), si abondant à *Itamaraca, Itamarica* du récif de Pernambuco et les mots indigènes s'apprenaient en France, tout au moins de vive voix. Un prêtre français avait accompagné Colomb à son premier voyage, deux religieux français avaient naufragé au Brésil avec Coëlho; on peut être sûr qu'à leur retour ils ont narré bien des choses, mais si cela s'indique par soi-même, les textes à l'appui font défaut.

Puisque nous pensons avoir démontré que *Borréguen*, *Borique*, ainsi que *yque*, *riqua* viennent du tupi-guarani, que du premier coup on voit que nous comptons le prouver pour *Iamaïca* et *Tamarique*, que nous croyons aussi facile de l'établir pour les mots géographiques de la mer antillaise, on nous permettra de joindre à *Iamaïca* de 1493 et *Tamarique* de 1502, les mots, *Itamarica, Itamaraca*, du Récif (Pfernambouc) (1). Nos comparaisons atteindront également l'île *Maraça* au nord de l'embouchure de l'Amazone, côte des Galibis de Guyane, et *el Maracaxco* de J. de la Cosa; il nous sera permis de rapprocher des formes précitées *Tabarica, Taporica, Taperica, Itaparica* de la Baie de Tous les Saints. Pour tant d'autres qui restent, nous y renonçons. Notez bien que *p* vaut ici et ailleurs *mb*, etc.

Avant d'étudier les éléments linguistiques indigènes non encore analysés, nous nous occuperons de mots ibériques (de la presqu'île ibérique s'entend), mots dont l'homophonie et l'à-propos comme définitions géographiques coïncidentielles n'ont pas pu, dès le commencement, ne pas être sentis.

(1) Nous disons *Itamarica du Récif* quoique l'île *Itamarica*, *Tamaraca*, soit à cinq ou six lieues au nord de Fernambouc : l'ensemble du récif morcelé de plus de cent lieues côtier du Brésil est un *Itamaraca*, un *Itamarica*.

Le portugais a le mot maracão, marachão = môle, levée, digue, jetée, récif, restinga, quai, portage, île, îlot, etc., le mot espagnol correspondant est malecon ($r = l$) : rien de plus selon le génie de ces langues que de préposer à maracão et à malecon la syllabe ta et d'obtenir tamaracão, taomaracão, tammaracão en portugais et tamalecon en espagnol. Soit : c'est autant dire un môle, un quai, etc...; l'impression d'augmentatif, d'emphatique résulte de ta, tam, soit le grand môle, le grand récif, etc. Le basque, autre langue parlée en Ibérie est très riche en phonismes analogues et de même signification générale : murruko = rocher; morroko, morko, burko, mulko = tas, agrégat, amas, monceau; malkar, malda = coteau; nous aurions dû à *Borriquen* rappeler le mot borroko, borroka, = verruqueux, inégal, bulleux, baroque.

Chaque arrivant d'Europe, Espagnol, Portugais, Basque, possédait ainsi, dans sa propre langue, des aide-mémoire familiers pour retenir facilement ces mots d'Extrême-Occident : *Tamarique, Tamaraca, Borrequen,* etc., et au besoin pour les identifier et les confondre — qu'on nous pardonne nos redites.

Si nous admettons que *Tamarique* et *Jamaïque* soient deux variantes d'un même nom, et que *Itamarica* du Récif soit une forme plus complète de ce nom, et que le tupi-guarani ou langue brasilienne ait fourni les éléments de ce mot complexe, nous décomposerons ainsi : 1° *Yta*, pierre, que nous croyons devoir écrire *ytã* + *a* de liaison + *y̆que* ou *rique* forme européanisée de *y̆gua* ou *yque* (2). Les Dictionnaires de Montoya et de Bandini orthographient *yta* pierre, sans le signe nasal que nous y adaptons et qui distingue *ytã*, concha, coquille, de *yta*, pierre; nous pensons nous justifier en citant le mot *tãtã* = duro, recio, fuerte, soit : *che tãtã*, je suis fort; *yta* signifie pierre et cloche, en tant que sonore, sonnant sous le choc; *yta* se traduirait donc : sa

(1) Voir plus haut.
(2) Voir plus haut.

dureté, c'est dur, résistant fort, net, etc..., cela a le son métallique, car *yta* signifie fer; *mbae tãtã*, donnerait chose qui fait *tam tam*, tintin, métal sonore — inutile d'insister (voir nos *Notes de linguistique comparée*).

Il est facile de déduire de ce rapprochement d'éléments tupi-guarani, le mot qui se définit en français la rive pierreuse, solide, forte, sonore, appartenance de l'eau; la côte de pierre, la côte de fer, métal, etc., etc. Les combinaisons sont multiples en tupi-guarani, et nous ne les rechercherons pas, ce serait écrire ce que nous avons déjà trop souvent écrit; que l'on veuille bien aussi toujours songer aux approximations fournies par le portugais, le basque et l'espagnol. En tout cas, rien ne caractérise mieux phonétiquement le récif de Fernambouc, ni les îles, ni les terres fermes, pyramides résistantes, quasi-sonores, surgissant du milieu des flots ou leur opposant le mur de défense, la digue naturelle que l'homme espère voir toujours inexpugnable : *ytã* + *ÿgua* = *ytaam* + *rigua* — (le génie de la langue impose une lettre de liaison) — soit *Itamarigua Itamarica* ou *Itamaraca*. On sait que *y* signifie sa ou la et tombe sans inconvénient, donc ceci donne les formes déjà connues : *Tamarica, Tamarique, Tamaraca, Taparica, Taporica*, etc. (1)... Le sens de terre-ferme, sol dur, résistant, qu'on peut frapper du pied, qu'il s'agisse d'île ou de continent, peu importe, nous semble résulter aussi de l'agencement des éléments de *Ytamarica* ou *Tamarica*, en insistant sur *tãtã* duro, recio, fuerte...

Les explorateurs qui ont graphié leurs *Tamarique* et les *Tamaraca* semblent l'avoir fait d'après des indications indigènes qu'ils ont dû embrouiller ou qu'ils ne se seraient expliquées qu'à moitié, et l'un des sens doit certes avoir été Terra Fierma, terre sèche, terre qui se tient, etc.

Comment *Tamarique* peut-il valoir *Jamaïque*, en dehors même de confusions si faciles à établir? D'une équivalence

(1) On trouve sur la belle carte de la Cruz Cano y Olmedilla, l'ancienne province où est Olinda, laquelle province est écrite *Itamaraca* et l'île qui s'y trouve en côte est écrite *Tamarica*. Voir le fac-simile au livre de Hans Stade.

de prononciation entre *T* et *J* soit comme forme complète du phonisme *Tj :* (+ une voyelle quelconque), ce *Tj* = le *j* consonne ou *y* du tupi-guarani et autres langues ; si nous groupons les initialismes de *Jamaïque* nous aurons : *I* + *J* + *X* + *L* + *ll* + *C* + *GL*, dont la prononciation moyenne complexe est bien *Tdtj :*, où le *T* mouillé = le *y*, *j* consonnes et précédés d'une détonnante. Très souvent croyons-nous on a traduit ce *Tdj :*, par notre *d*, le *d* croisé des cartes premières ; cela nous paraît évident entre autres pour le *valle Dupar*, écrit aussi *vallée de Upar*, *val d'Upar*, *Upari*, nous y reviendrons. Ceux qui ont écrit *val d'Upar* n'ont pas écrit *île d'Amarique* certainement pour *Tamarique* ou *Jamaïque*, mais la logique, étant donné leur point de vue, l'eût demandé.

On trouve aussi *Jurbaco* = *Turbaco* = *Arvaco*, l'endroit du désastre de 1509 de même qu'en portugais on dit taro, jaro, pour la plante arum. pied-de-veau. La variante *Ramyca* de J. de la Cosa s'explique par le fait de la jota écrite soit *j*, soit *x*, soit *r*, soit *ch*, etc., selon la nationalité ou le dialecte des transcripteurs, suivant naïvement leur prononciation sans tenir compte d'une orthographe conventionnelle plus générale. D'un autre côté en tupi *ta*, *ha*, *ra*, s'égalent souvent en initial de mot ou tombent par paresse en composition, ou en prononciation. On aurait ainsi *Tamyca*, *Ramyca*, *Hamyca*, même *Hamayca*, *Hamariçqa*, etc. ; les différences peuvent venir des indigènes consultés par les explorateurs : *y* = ici aï et *ll* mouillé.

Le portugais a écrit *Praçel* pour *Brasil ;* nous connaissons les *Taparica*, *Taporica*, *Taperica*, *Itaparica*, *Tamaraca*, etc., de la rive brésilienne. L'italien écrit aujourd'hui *Giamaïca*, ce qu'il a écrit *Zamaïcha*, *Gliamaïga ;* rien ne s'opposait à ce qu'un Florentin transcrivît au quinzième siècle *Lliamaïgha*. Le *ï* inclus en *Jamaïque* vaut *ri*, soit que ce soit le *ÿ* du tupi-guarani qui en composition fait *ri*, exemple : *mbae — ri — gua*, soit que prenant un exemple du caraïbe on cite le nom du *maïs* écrit *marichi* (Dictionnaire caraïbe de R. Breton) : les variantes sont sans nombre.

Nous avons signalé l'orthographe *Jamaricque Boricque* sur une carte française du dix-septième siècle : la présence du *c* vise, ce nous semble, la prononciation spéciale à *ÿ, ï* et quelque chose de moyen, entre notre *r* franc et un *z* modifié, voire un *g* doux pour les langues ou dialectes privés de *r;* ainsi Oviédo écrit *Bonaze*, l'île de *Bonaire*, dont on a fait sur les cartes, croyant traduire, l'île Buen-Ayre ; on a écrit *Besēq* pour *Berēq*. Le cartographe ou l'écrivain de lettres français qui orthographiait *Jamaricque, Boricque*, semble avoir voulu ne rien négliger : il contente ainsi ceux qui tiendraient pour *Jamaïzque, Jamaÿ(z)que, Jamaïçque* et ceux qui tiendraient pour *Jamaiyrque, Jamaïque, Jamarique*, etc.

Il serait intéressant de s'arrêter au nom de *Quizqueia* donné à Haïti et de le comparer à la forme *Arqua* de l'expression *Arqua di Bacoa* en rapprochant *ÿguea*, *ÿgua*, et autres, mais nous devons nous méfier des aperçus tangentiels, et nous saurons nous contenter de cette indication. Rappelons toutefois que *r* = *s* doux n'est point une équivalence rare, que le vieux latin par exemple abonde en exemples. On pourrait avoir ici la variante *Hqvirqueia*.

Que l'on fasse trois mots différents, de *Iamaïca*, de *Tamarique* et de *Itamarica*, ou qu'on en fasse trois variantes d'un même type, le tupi-guarani suffit à l'explication des éléments essentiels et primordiaux de ces expressions géographiques ou devenues telles, en Europe, dès avant 1507.

Il est utile d'étudier le mot *Maraca* ou *Mbaraca*, quoique ce mot ait été présenté depuis pas mal d'années comme l'un des noms possibles et indigènes de la quatrième partie du monde, et cela à propos de *Maraca-ybo*. Nous ne nous occuperons pas de *ybo*. Le mot *mbaraca* a comme l'objet lui-même sonné et résonné aux oreilles de Bastidas, de l'Espagnol qu'il laissa sur le continent d'Amérique, de Vespucce, Hojeda, la Cosa et autres. Quelques années plus tard (1548), Hans Stade orthographie le célèbre mot : *maraka, tammaraka, tammerka*. Dire que cela est pour sim-

plifier les explications, non certes, mais c'est une augmentation de richesse à ne point négliger. Le *ta* peut équivaloir dans la pensée de Hans Stade à la prononciation dialectale de quelques-uns des Indiens dont il fut l'esclave, soit un *H* à la fois aspiré et détonnant, mué parfois en *K*, souvent tombé par acquit de virtuosité; cela peut désigner aussi les pierres, *yta, tãtã*, que contiennent la *maraca* sacrée. L'ample calebasse où bruissaient les pierres ou les graines, a un nom épithétique qui a dû signifier la chose bruyante, criante en général; en durcissant le ç de *cheraçem racem,* je crie, on pourrat obtenir la chose bruyante, criante : *mbae* + *raca* par l'usage des pierres sonores (*tãtã*) soit *y tambara*, *tammbaraca* + *tãtã*. Le nom de *maraca* ou mieux *mbaraca* a antérieurement sans doute désigné le jaguar, le chat tigre, chat féroce soit *mbaracaya :* la terminaison *ya* est remarquablement caractéristique de dommage, d'effroi, de douleur, se mettre en garde. Le thème est riche en développements possibles de haute portée, mais nous devons le négliger; *malacaya* est la forme caraïbe. Le *mbaraca-ybo* se pourrait expliquer : chose bruyante, tigre ou *mbaraca* (*ya*) + *ybo*, golfe, espace d'eau circonscrite, île d'eau; on traduirait : le golfe de l'eau rugissante, terrible, etc. Nous avons aussi l'expression : c'est trop fort! traduisant littéralement le guarani : c'est une pierre, c'est fort! On ne pouvait se dispenser des indications ci-dessus. Le mot *ta!* employé interjectivement exprime l'étonnement, l'affirmation, comme en ces phrases : oui, est-ce ainsi! oui! que cela arrive! soit notre oui-dà! le si espagnol exclamatif. On peut donc construire : *ta mbaeraca*, ou bien *ta! maraca!* Oui! cela bruit! Oh que ce chose crie donc terriblement fort! quelle différence dans l'harmonie imitative et quelle poésie musicale naïve, tout à l'avantage de la langue sauvage! Mais ne nous attachons pas ici à ces recherches, quel que soit d'ailleurs leur immense intérêt.

Une explication de *mb : r : q,* par côte de feu, rive des feux, se pourrait offrir, nous ne la poursuivrons pas à fond avec les éléments *tãtã* + *ÿgua* ou *ÿque*, en revanche,

nous citerons les mots dérivés de *ta.b.* = habitat, *tambe, tembe*, abri, refuge + *ўgua* ou *rygua* = *taberigua; che taha* = mi pueblo. En *ta.b,* c'est *ta* qui possède le sens absolu, essentiel. Peut-être cela a-t-il signifié le lieu du feu, du foyer(*tia?*), le site du feu, lequel feu se dit *tata;* le *t* se perd en composition ou en d'autres circonstances, on a ainsi : *Hácubo* = el que padece mucho calor. Il nous revient donc sous la plume ce que nous ne voulions pas chercher tout à l'heure, crainte de longueurs, c'est l'expression *tamberigua* dite avec variantes *tamerigua*, *tamerichua;* le *t* n'étant pas essentiel car il tombe en composition, reste possible *amerigua* = *taberigua* = le feu + site, demeure, lieu, appartenance, etc. Montoya, au mot *tatá* = fuego, donne comme exemple : *Mbohapĭ tata ĭpĭpe amēē* (pour *anēē?* dire), dilo a tres fuegos pour dilo a tres familias. Si nous rappelons le site de la Jamaïque dit sur une carte anglaise *Hell fire* et dominant le golfe où est Kingstown, et que nous fassions ici l'association d'idées avec les mots caraïbes *lamiricani*, *tamiricani* et la coutume universelle d'allumer des feux en signal et sur des emplacements désignés sous le nom de « signaux », nous aurons touché des points de repère importants. Nous pourrions construire un mot quasi-homophone signifiant la côte de charbon allumé, de braise, à l'aide de *tatāpўī* + *ўgua* ou *yque ;* là aussi nous posons un simple jalon.

Au fond du golfe où est Kingstown, se lit *Diguaée* correspondant certainement à quelqu'un des *yque*, *ўgua* tant de fois cités; suivant la côte vers l'est on lit Havre *Morant*, cap *Morant :* ce mot peut dériver du tupi-guarani, soit *Morāndú* = nuevas, formé de *poró* (*mboro*) = mucho + *āndú* = sentido; soit, par exemple, *morāndú ourei* = nuevas vienen. Ce n'est pas du tout comme rentrant dans le groupe : *mb : r : q* que nous citons *Morant* = *morāndu,* le cap, la baie des nouvelles, c'est pour témoigner de l'existence en toutes ces îles de vocables tupis guaranis. Si le mot est l'espagnol *morante*, demeureur, on le traduit par le caraïbe *tabiálacou* et le guarani *tabiarigua*.

Le nom de Côte verte, Côte bleue, serait en tupi-guarani *obĭique*, *ubouyrique*, *umuyrique* analogue à tous les mots expliqués à propos de *ĭbĭra*, l'arbre, et prêtant parfaitement à la forme moyenne soit : *mb : r : q* signifiant ici *côtes bleues, côtes vertes, rives d'azur, rives bleues*, etc. On doit se souvenir à ce propos du nom de Montagnes Bleues donné aux plus hautes cimes de l'île de Jamaïque. Le kischua possède le mot *gomir, gomirya, comir*, de même racine évidemment que le *hobĭ*, *obĭ*, *tobĭ*, indigo, du tupi-guarani ; Léry dit *sóbouy;* les mots kischua aident merveilleusement à déterminer la prononciation de ce *ĭ, ў*, avec le signe ᵕ si fréquemment tombé en tupi-guarani. On aurait ainsi de deux côtés de l'Océan des îles d'Émeraude, et comme on dit la verte Erin, et qu'on a placé dans le vaste champ des eaux l'insaisissable île Verte, glauque, on peut dire de l'Amérique : les grandes Terres vertes, le Pays bleu ; les cartographes des quinzième et seizième siècles furent donc bien inspirés lorsqu'ils teintaient de vert les Terres-Nouvelles.

Peut-être trouvera-t-on quelque minutie dans ces recherches qui nous paraissent à nous, au contraire, si incomplètes : par exemple, un livre des plus intéressants et que nous avons mentionné, intitulé *Muyra Kytan*, a été écrit par M. J. Barbozas Rodrigues de Manaos, à propos de la célèbre « pierre bleue ou verte du fleuve Amazone ». Nous avons dû à ce livre quelques détails très précieux, et la confirmation de certaines de nos plus importantes solutions. On pourrait former une bibliothèque avec les volumes que nécessitent les sujets plus ou moins esquissés dans nos présentes pages.

Les entours du golfe Maracaybo furent relativement familiers à Bastidas et surtout à Vespucce, Hojeda, J. de la Cosa ; à l'occident se trouve le valle *Dupar* déjà signalé ; nous en reparlons ici à cause de l'orthographe et parce que le nom semble un nom général. Voici les variantes : *Pidraccha*(1), *Perija, Parija,* val de *Upar*, valle *Dupar*, valle

(1) Carte de Séville, 1547. *Upar* est le nom ouest, *Perija* le nom est.

Cupari, Uparica, etc. Au nord de cette Sierra *Perija*, monte vers le ciel le formidable ressaut des Alpes de Sainte-Marthe, si étonnamment oublié dans tant de cartes anciennes : 5300 mètres d'altitude peuvent cependant se voir. Si cela n'est pas une hauteur berge de l'eau, appartenance de l'eau, où y en a-t-il? Ce magnifique point de repère devait être familier, ce semble, aux marins américains d'avant 1492; le nom de *Sierra*, *Parica*, *Perija*, *Tuparica*, et variantes, lui appartient par excellence. Ici nous touchons aussi sans doute le mot *pirca* du vocabulaire kischua. Il nous faut un grand effort de raison pour nous arrêter net à la citation de *pirca* qui depuis si longtemps se tenait au bout de notre plume.

Au congrès de Huelva, il fut parlé du mont *Opalaca* et de l'équivalence de ce mot avec un autre mot indigène signifiant Terre haute et sonnant à peu près *a : m : r : q*, soit *Amerique*. Nous maintenons le bien fondé de la citation qui n'avait, en 1892, que le tort de n'être pas suffisamment entourée de preuves ; c'est évidemment $o = y$, $p = mb$, $l = r$, $+ aca$ qui sont identiques; ce nom *Opalaca* de Honduras vaut *Ymalaca* de Brésil. Nous faisons du nom *Apalaches*, une variante dialectale de ces mots et nous avons ici certainement une clef importante de mutations non connues et une reliance insoupçonnée — c'est un jalon que nous croyons devoir piquer en ce lieu, soit pour nous soit pour d'autres.

Le mot géographique *arcay* peut être une forme ou variante de *y̆quai*, la voyelle *a* étant incluse dans la prononciation première et complexe de *y̆* (*aouir, aoueur*, etc.). On aurait pu écrire *orcay*, *eurcay ;* le nom d'Orchilla semble entre autres une imitation espagnole (*orilla*) d'un nom voisin des *y̆gua, y̆chua, y̆que*, etc., étudiés dans ce travail. *Haquâ*, *taquâ* = *aquâ*, soit pointe (d'où *quâra* déjà cité au sens de perforation, enfonçure), peut être utile à rappeler comme aidant à la confusion ou aux équivalences.

On voit comment dans ces parages relativement vite familiers avant 1507, même avant 1504, aux découvreurs

pour le compte de l'Espagne et du Portugal, et d'autres, tels que Bretons, Normands, tout site à profil haut sur les ondes maritimes, tout site faisant même simplement : berge, bord, rive, côte, dépendance, habitat, pueblo, etc., pouvait être désigné par des variantes facilement ramenables en orthographie européenne à ces mots composés *Tamarica, Itamaraca, Tamarique, Jamaïque, Itaparica, Taporica, Parica, Perica, Pirca, Mbariqua, Mbaerichua, Mberique, Merique, Borique, Boruquen, Bruquen, Ubaorique, Bailique, y̆gua, y̆que, yque, rique, riqua,* et autres formes connues, possibles, mais bien trop nombreuses pour être transcrites toutes ici : l'effet d'ensemble est très suffisamment homophone et vaut ainsi autant que le mot *Americ* vaut *Almerigo, Alberic* : tout raccorde les deux groupes en un seul. En guise de documents résumateurs subsistent les cartes dont s'inspira le Gymnase Vosgien, qui constitua le chœur des parrains représentatifs d'Americ Vespucce : le navigateur florentin peut être, grâce à eux, appelé « *Americ* ou le *Parrain sans le savoir* ».

Nous n'avons pas appuyé sur la forme *Xaymaca* citée dans *l'Univers Pittoresque* (Didot), comme signifiant Terre fertile en eau et en bois. Cette variante, qui n'est écrite sur aucune carte, n'a rien que de vraisemblable ; mais nous ne décomposerons pas le mot ainsi présenté, c'est inutile pour le but de notre travail. Si dans les mots précédents, le sens de bois, boisé n'apparaît aucunement, il n'en est pas moins vrai que, d'une part, en tupi-guarani *y̆* = eau et *y̆* = arbre, que d'autre part, *caa* = monte, bois, et que *Xaymaca* possède ces éléments. Nous en resterons là quant à ce sujet, ne voulant pas exposer trop du détail.

Iomeïque, ou *Iomerique*, nous paraît une forme dialectale sur la carte de Dieppe (1661), et non pas une faute de l'écrivain : la carte est faite avec grand soin ; là, comme pour *Jamaricque*, *Boricque*, il y a eu, semble-t-il, renseignements personnels et recherche d'exactitude au point de vue de la prononciation.

De tout ce qui précède résulte ceci :

1° Toutes les îles et rives dans l'aire géographique explorée par les découvreurs ont pu être dites *Tamarique,* ou *Borique,* ou *Jamaïque*, ou *ÿgua, riqua, rychua* ou *ÿque*, *rÿque*, ou *Mbaerigua, maerique,* etc., lesquels mots sont sans doute de nuances différentes, mais peu sensibles pour des nouveaux venus, et des plus faciles à confondre entre elles et à s'équivaloir.

2° Les cartes premières et leurs copies dues au Gymnase et à son influence nous offrent ces mots comme mots du Nouveau-Monde.

3° Ceux du Gymnase, sachant parfaitement qu'il s'agissait de mots indigènes, puisqu'ils les ont écrits sur leurs cartes, on ne peut pas soutenir qu'ils les ont ignorés, dirait M. de la Palisse; on peut penser simplement que cela ne les a pas fort émus. S'il n'était resté d'eux que la formule du parrainage d'Americ, c'est alors seulement qu'on pourrait vraiment arguer de leur ignorance des noms indigènes. La mention d'*Amerigem* a comme une nuance d'allusion, de ressouvenir de vocables du Nouveau-Monde; cela paraît une sorte d'écho involontaire, aperçu de nuance non totalement négligeable, sous couleur de déclinaison latine.

4° Si quelqu'un avait opposé les formes indigènes au prénom d'*Americ* Vespucce, les savants de Saint-Dié n'auraient certes pas crié à l'aberration, ils auraient répondu : « Eh bien! raison de plus! Toutefois, nous maintenons que le nom de notre grand homme *Americ-Alberic* nous importe davantage que les *Tamarique, Borique* et autres *Ryque* et *riqua* de ces gens de là-bas, et ces mots, d'ailleurs, vous ne les sauriez peut-être pas sans nous, etc. »

On peut objecter que les savants de Saint-Dié n'avaient pas la curiosité des noms que nous avons signalée, puisqu'ils n'ont pas jugé à propos de relever une coïncidence si remarquable : ces gens de Lorraine avaient peut-être en cela l'imagination moins éveillée que les méridionaux, et puis nous ne savons pas ce qu'ils ont pu dire de vive voix là-dessus, voire écrire, et si quelque document inconnu n'a pas péri ou ne dort pas encore dans quelque recoin... Le

Gymnase Vosgien a dédaigné, tout le fait croire, il n'a pas ignoré.

Quant à dire que l'*Amérique* n'a pas l'embarras du choix dans un riche bouquet de définitions indigènes la qualifiant d'*Amérique*, sous cette forme nette, moyenne, synthétique, juste, expressive, harmonieuse; quant à dire cela, qu'il n'y a pas de mots indigènes coïncidentiels avec l'*Alberic-Americ* venu d'Europe, ou à dire qu'il ne s'agit alors que de petits mots de rien, inusités, sifflotés ou grognés par trois ou quatre méchants sauvages, à moitié singes, sous quelque ajoupa, on peut se demander qui s'en voudrait bien charger.

Alors même qu'on nierait que le tupi-guarani a fourni les racines, les éléments des mots cités ici et relatés sur les cartes et dans les récits des découvreurs, il n'en resterait pas moins que, de par la lēgoa gēral, l'*Amérique* a le droit de se donner ce nom, oubliant si elle le veut *Americ Vespucce*, comme le Gymnase Vosgien l'a oubliée, elle, « *la Terre aux Rives hautes*, la *Fille des Grandes Eaux* ».

CHAPITRE V

Beragua-el-Dorado. — Ehbereca. — Boëre-coüa. — Reprise du thème Beragua-el-Dorado. — Birik. — Lamiricani. — Las Americanas. — Analyse des Eléments linguistiques de ces mots.

Christophe Colomb ne convoitait pas la richesse pour lui-même, mais pour le pays qui l'avait fait sien et pour le triomphe du christianisme; on ne saurait l'accuser de cupidité : toutefois la recherche de gîtes nouveaux d'or, de pierres et perles fines n'en demeure pas moins l'un des grands objectifs de ses voyages à la découverte.

Les Indiens, dès l'abord, l'envoyèrent d'île en île, parlant dans les Lucayes de la richesse de Cuba, exaltant en Haïti les trésors de la Jamaïque et ainsi de suite, comme sur le continent Quibian de Veragua vantait les mines de son voisin d'Urira.

Au quatrième voyage, 1502, Colomb se proposait d'étendre ses découvertes en pénétrant dans l'océan Indien par un détroit qu'on lui avait dit exister à l'ouest, et cela tout en cherchant les sites abondants en mines d'or. Le renseignement quant au détroit et celui concernant *Veragua*, *Beragua*, pays de l'or, il est difficile et peu important de savoir à quel moment précis l'amiral les obtint. Ne connut-il Beragua qu'en explorant les côtes guatemaliennes, en reçut-il auparavant notion? cette dernière hypothèse est la plus admissible : tant de propos avaient été déjà échangés avec les indigènes, amis, esclaves, interprètes bénévoles ou contraints! Mais d'excellents renseignements, quelle que fût leur date, parvinrent à l'amiral et motivèrent en grande partie ses faits et gestes ultérieurs.

Arrivons au moment du départ de l'île de *Guanazi* (1), au choix comme interprète de Giambe, l'indigène voyageant sur la grande barque venant de Terre-Ferme, et citons Fernand Colomb : « L'amiral persista dans le projet qu'il avait formé d'aller découvrir le détroit, qu'on lui avait dit être au bout de la Terre Ferme... en conséquence, il résolut de se diriger vers *Beragua*, où il était convaincu de rencontrer ce détroit, qui s'y trouvait en effet... » Poursuivant le récit, Fernand Colomb explique la confusion entre *détroit d'eau* et *détroit de terre*. Depuis le jour où il aborda les îles *Guanarex* (1), en l'été de 1502, l'amiral eut de fréquentes relations avec les habitants côtiers : c'était la terre dite *Ybuera*. « Au cours de nos relâches, nous eûmes avec les Indiens les meilleurs rapports; or, comme tous nous parlaient du *pays de Beragua*, qui était le

(1) L'île est dite aussi *Guanaja*, *Guanarex*, *Bonaca* et autres formes; elle commande *Utila* et *Roatan*.

lieu de provenance de l'or dont ils se faisaient des ustensiles et des ornements, l'amiral prit pour visée de se rendre dans cette région fortunée... Le jour des Rois, 1503, nous arrivâmes à un autre fleuve qui, comme nous l'apprîmes des Indiens, se nommait *Beragua.* Nous étions donc parvenus au terme de nos recherches. Aussi l'amiral, dès le lendemain, envoya-t-il des chaloupes... tâcher d'apprendre dans quelle direction se trouvaient les mines d'or... Le jour suivant, Quibian vint visiter l'amiral... après avoir causé avec lui par truchement pendant plus d'une heure... etc., convaincu qu'il avait découvert une contrée des plus riches, etc... » Vient ensuite l'histoire de l'expédition en Urira, chez le voisin de Quibian... de la découverte des gîtes aurifères de ce voisin, tandis que Quibian cachait son trésor de Beragua... le reste n'importe plus ici... Un nom presque homophone était connu sans doute dès le premier voyage, quoique Colomb eût baptisé le site le Port-Saint, c'est *Baracoa* de Cuba.

A *Beragua* de Terre-Ferme ou dans les proches entours, Colomb trouvait avec les noms qu'il connaissait d'avance les sites géographiques ou analogues à des sites géographiques qu'il cherchait : un Eldorado=*Beragua,* un pseudo-détroit d'eau, le dégorgeoir ou *Ehwereca* du lac Nicaragua, et un détroit de terre, l'isthme de Panama, *boérecoüa* en caraïbe. Nous avons en des recueils de notes, précédemment rédigés, insisté sur la nécessité de consulter le tupi-guarani pour résoudre nombre de problèmes, les uns d'un intérêt général, les autres d'intérêt local : *Beragua-el-Dorado* est l'un des problèmes dont on ne peut contester l'intérêt local, quant à l'américanisme ; — quant à l'intérêt général, nous nous en occuperons dans un autre travail si Dieu le permet.

Nous comptons analyser *Beragua* à l'aide du tupi-guarani, comme nous avons fait pour *ygua*, *Tamarique*, *Borique*, *Jamaïque*, etc. ; les deux autres quasi-homophones *Ehwereca* et *Boërecouati* sont, nous l'avons dit, caraïbes.

Dans les entretiens de Colomb avec les Indiens des îles

ou terres découvertes avant 1502, et après, même à l'aide de truchements, il dut y avoir bien des confusions de détail : témoin ce détroit de terre pris pour détroit de mer... En expliquant par le tupi-guarani les mots étudiés jusqu'ici, l'usage simultané que nous avons fait de mots caraïbes montre qu'il y avait des déformations simplement dialectales que nous, nous jugeons telles actuellement, mais où les indigènes pouvaient parfaitement se méprendre et desquelles ils pouvaient donner de fausses explications; là, comme pour le groupe *: mb : r : q*, les découvreurs sont encore plus excusables d'avoir fait des confusions causées par l'homophonie et la quasi-homophonie.

Fernand Colomb dit que l'amiral avait pris *détroit, étroit de terre* pour *détroit, étroit d'eau*. Les indigènes considéraient peut-être bien les lacs du Nicaragua, leur desaguadero, rio Saint-Charles, et un petit fleuve qui se jette dans le Pacifique, comme un passage par eau; la haute mais étroite partie de terre à franchir était quantité bien négligeable pour des gens aussi dégourdis : un court portage de canots, ce n'était rien... *Ehuéreca*, cité précédemment, signifie dégorger : *éhuerecaali* = il dégorge. Il est utile de rappeler combien il est facile de faire s'équivaloir *ehuereca*, *ehbereca*, *ehvereca*, etc., et le mot espagnol = *alberca*. Raymond Breton écrit : « la mer fait là un détroit, un cul-de-sac, un recoing; » mais il ne traduit pas par *ehuéreca*, *ehbereca*, qui a le sens de vomir, dégorger. Le mot « Sagadero » fut tout d'abord employé par Colomb pour désigner le cours d'eau venant du lac. Une confusion de plus pouvait naître à l'audition des mots *aboulecoüa*, perdre, *aboulechacoüa*, déborder, et autres variantes qui donnent toutes (*l* = *r*), *abouregoüa*, *aboule 'aqua*, etc., lesquels conviennent aussi aux phénomènes de crue soudaine de la rivière de *Beragua*. Voir encore *reureu* = fluer, couler, passer, fondre, liquéfier, etc., et *ira* = jus, suc.

L'autre mot caraïbe correspond parfaitement et littéralement à détroit; c'est *erecoüa ketabae!* étroissis le! (R. Breton). Il est étroit = *kele coüati* (*id.*), le *l* = ici le *r*;

boerecoüati, étroit; *liboere* = sa petitesse, son étroitesse, le menu de la chose; nous avons là un quasi-homophone de *beragua* et de *ehberaca*, soit *boérecoüa* le détroit, l'étroit de la terre.

La jolie carte n° 251 du catalogue de l'exposition du Centenaire n'a que *Vracca escqueg* dans l'isthme de Panama: auquel des trois mots faut-il rapporter *Vracca?* à *Veragua* sans doute. Nous avons déjà parlé de *escqueg* = *ÿgque*, *ÿgua*, etc., *sc* mis pour ᵕ, ꞔ.

A tout prendre, et lors même qu'il y aurait eu confusion, Colomb était bien fondé, étant admises les circonstances, à suivre les indications de ses interlocuteurs et truchements parlant de *ehbereca*, *boerecoüa* et *beragua;* s'il se greffait là-dessus une indication absolument précise et de « langue classique » d'un *Beragua*, lieu de *la resplendeur, El Dorado*, et que réellement le *Beragua* de Panama fût très riche en or, ce qu'il était en 1502, quel nom pouvait mieux lui convenir que *Beragua* ou *Costa-Rica?* Et d'ailleurs (aujourd'hui 31 janvier 1896), recopiant notre texte, il nous saute en la réflexion une chose bien simple... mais toutes les idées ne viennent pas à la fois : *Costa-Rica?*

Reprenons donc un peu les *ÿgua*, *riqua*, *yque*, *ryque* des pages précédentes : nous avons le mot côte que traduit le *rica* espagnol par quasi-homophonie. Si nous prenons le mot composé *costa-rica* au sens de côte riche, *rive riche, rive de l'or*, *El Dorado*, nous dirons en tupi-guarani *Bera-(r)ique*, *Mberaÿque*, *mberaÿrque*, voire *mberyçque*, etc., car il y a à compter avec les élisions non seulement possibles, mais spéciales au génie de la langue; eh bien! alors, c'est *Mberiçque*, *Ammerizque*, etc., avec la prononciation zézayante déjà signalée. Mais reprenons notre texte d'hier à la place où nous venons d'intercaler le mot *Bera ÿ qua, Mbverayque, Mberirque*, *Mberisque*, *Mberrique*, etc.

Nous avons, d'après le tupi-guarani, défini *Beragua*, le site de la splendeur, de la reluisance, etc., soit *Bera.b;* (le *b* tombe) + *gua* ou *chua*, forme courte de *guara*, *chuara*, appartenance, = tenir à, tenir de, filiation, etc. (voir

page 37). Nous citerons les formes correspondantes du caraïbe, après avoir rappelé que dans cette langue *coüa* = le *qua* du tupi : *Biriketaim! Biriketaim cayeu!* il y a beaucoup d'éclairs; *abiricha,* faire des éclairs, *abiricani,* éclair; *biribirilia,* il a éclairé; *biribiricoüahein,* il fait des éclairs, etc.; *tamiricani,* lustre, luisance, lueur, *lamiricani* (*id.*); *miri miriti,* il est éclatant, brillant, éclat; *miriti laboulougou ierette,* elle luit la huppe du colibri; *mirimiritou balanna loroman hueyou,* bien brillante est la mer à cause du soleil; *miriganti noucabo,* mes mains reluisent de graisse, etc.

Bera. b, resplendeur, est l'orthographe complète de Montoya, mais *berá* suffit comme sens; Jean de Léry écrit *verap* = éclair; quelques citations seront utiles : *che berá,* mi resplandor; *berá che* est une forme rare, mais possible; *quaraçĭ berá, quarahi berá,* resplendor del sol; *Y ta berá,* piedra fina, relumbrosa; *aberà,* yo resplandezco; *abera bõte, y ya pó bo,* passe como un rayo, d'où le mot composé *aberá bõte, caberá, bõtè* = un moment, un instant, la durée d'un éclair; *tendĭ berá,* luz, claridad; *Berá,* luz de lo que reluze; *oberá,* relumbrar; *amã bera,* relampago (*amã* = nuage); *Heçá berá berá,* relampaguear les ojos; l'éclair se dit *tupan beraba* (*tupan* = tonnerre = Dieu), l'éclat de Dieu, l'éclat de tonnerre. Se refuser à lier le caraïbe et le tupi-guarani nous semble impossible, et par conséquent le *i* de *birik, birilia, biricoua, lamiricani,* etc., et le *e* de *Berá* sont identiques; de même le *v* = *b* = *m,* etc., et nous avons *verá* = *berá* = *merá* et tant d'autres!

Nous avons rédigé, en un recueil de notes de linguistique comparée, ce que nous pensons être le rôle de chaque voyelle; nous y renvoyons qui veut bien nous lire.

Le point de départ du mot *berá* nous semble identique à celui de *meren,* du dialecte dit des Botocudos : *tarou meren* = éclair du clignotement; *tarou* désigne tout principe ou phénomène lumineux, soleil, lune, étoile; *meren* = donc le clignotement de l'œil, le clin d'œil sous l'effet du chatoiement, de la reluisance, de la vive succession d'é-

clats rapides, changeants, vibrants, frétillants, papillottants, etc. En caraïbe, *pele pele*, *para, para pala pala, pana pana?* s'équivalent; exemples : *pele pele lacou* = il cligne des yeux; *balacoüa balacoüalieni*, il est frétillant, vibrant, il fait clignoter; *baragoüa* (*beragua*), *para para goüati* = aussi il est frétillant. On traduit *Panama* par *lieu abondant en poisson;* peut-être cette abondance de poisson a-t-elle eu pour sens premier la reluisance par suite d'abondance du poisson, d'éclat phosphorescent; inutile de motiver ici notre dire, qu'on se souvienne de ces rivières autrefois si gonflées de poissons brillants, frétillants, qu'elles en débordaient, emmenant avec leurs flots épandus loin sur terre de larges marges du banc; le mot de *pira* poisson prête aussi à la confusion. On aurait ici ce qui, du reste, nomme d'autres sites, *Pana pana* + *ma* (*ma* = beaucoup), *para* + *para*, etc. Nous n'insistons pas outre mesure; rappelons toutefois que le tupi *pana.m, panambi* = papillon, mariposa en espagnol, *palopalotl* en nahuatl.

En tupi-guarani, la variabilité d'aspect, le changeant, le moiré, l'ondé, le diversifié de couleurs, se dit *para;* ainsi *ao para* = vêtement de diverses couleurs; Léry orthographie et prononce *pirienc*, qui est intermédiaire entre *mberá*, *berá*, *para* et *meren*, *mbirieñ*, clignotement, etc... Faisons remarquer en passant que *para* = cours d'eau; *parana* et la variante caraïbe *balanna* seraient donc le nom de la mer en tant que grandement mobile et chatoyante, variable, ou la grande, la profonde et chatoyante mobile; *para* + *ana* signifie aussi la mobile, variable + toujours, car le mot *ana* = toujours, en caraïbe.

Quitte à couper par une digression l'enchaînement raisonnable de nos notes, nous indiquerons brièvement quelques aspects de la question superbe dont *Beragua* n'est que l'un d'eux. Qui sait ce que demain nous garde? Si l'exposé de nos idées est utile, il y a devoir à mettre vite sur la voie. Nous avons insisté sur le sens de *berá* = *merē*, exprimant la sensation de vibration rapide, de palpitation, de cillement, clignotement, effets de la splendeur agissant

sur les yeux. En *berá* = *merē* le *b*, ou mieux le *mb* initial, ne fait pas partie du germe linguistique (1); *mb* est désignatif verbal de l'effort de l'homme se décidant à parler; *mbae* a le sens de chose, choser, faire, une chose est; Léry écrit *aé*. Cela signifie : il y a, (*mbáe*) + *ir ir*, *er er*, *ar ar*, *ri ri*, *rè rè*, *ra ra*, *la la*, *le le*, *el el*, *mbir mbir*, *wuir wuir*, *gwuir guvir*, etc., c'est-à-dire : il y a, cela fait *ir ir*, *ar ar*, *ra ra*, *er er*, *el el*, *il il*, etc., d'autant plus expressifs qu'ils sont doubles, triples, nombreux; cela fait palpiter le cœur, ciller les yeux, clignoter le regard, etc., toute une série et gamme de faits. Comparant le *Viztli* du nahuatl, les *Vira* et *willa* du kischua, le *Bilac* du maya, le *Ele ele* du caraïbe, par exemple, entre beaucoup d'autres, nous avons à la fois la clef de mutations linguistiques et d'identité mentale en ces langues. Mais il faut, négligeant le reste de la question que nous avons étudiée autre part sous un autre aspect, revenir à notre *El Dorado-Beraqua* d'Amérique.

Donc, tout ce qui luit, resplendit, a été dit, en ce qui est lĕgoa gĕral ou l'un de ses dialectes (qui les comptera?) *Bera, Beraba, Verap, Beraqua; Mbv : r : b* ou *Mb : r : g* (*g* = *c* = *q*), que ce soit objet réel, phénomène céleste, aérien, aquatique, terrestre, liquide, solide, peu importe : le nuage étincelant, *amaberá;* la pierre précieuse, *ytá berá;* l'œil brillant, *heça berá;* la coquille, la résine, l'huile, l'ambre, l'or, l'argent, l'étain, le cuivre, le saphir, l'émeraude, le topaze, le cristal, les bois luisants, riches, chauds de ton, le berzil, verçi, brésil, braisil, comme la braise, tout ce qui éclaire par soi ou par réflexion, fut dit *mbverá, veragua, mbveraca,* etc.; c'était terrible, charmant, invincible, inévitable, admirable, essentiellement ravissant; c'était éblouissant à en mourir parfois, mais éperdument beau et toujours aimé, parce que cela c'était la clarté, la lumière.

Les découvreurs, avides d'or et de pierreries, s'informaient auprès des Américains des gîtes, des provenances

(1) Germe linguistique veut dire plus élémentaire que racine.

de toutes ces « luisances » qui constituaient des *Bera-gua* pour les indigènes, des lieux où cela reluit, où tout reluit. Inutile de développer ce thème facile. Que de légendes, d'erreurs, de faux renseignements, de rêves de richesses, de beauté, pouvaient naître et sont nés de ce mot à compréhension si vaste, se sont joués à l'entour de ce thème, se sont répandus sous formes de vocables plus ou moins variés, diversifiés! *Beragua de Panama, Beragua de Guyane*, *Beragua d'Orénoque*, *Beragua d'Amazone*, autant d'Eldorados, châteaux d'or, d'argent, de feu, dans les nuages, dans l'air, dans les calmes eaux profondes mirant les *Beraguas* du ciel, *Beraguas* des ciels lumineux d'Occident et d'Orient; *Beragua* au-dessous de l'écorce terrestre, là où gîtent les feux, les éclats souterrains; *Beragua* la nacre, *Beragua* les colibris, les scarabées d'or, les lucioles, les yeux clairs, les serpents escarboucles, les membres luisants de graisse, etc. Notre esthétique n'est point si différente de celle des Américains; en tout cas nous avons la même manière de dire les mêmes choses, par exemple: « ce porc est luisant de graisse » et « l'étoile radieuse au front du ciel reluit », etc.

Beragua, *Veragua* = lieu de resplendissance, de ce qui cause luisance, de ce qui appartient à la lumière, concourt certainement à former le groupe : *mb : r : q*, témoin « *las Americanas* » dont il est question dans les passages qui vont suivre et sont empruntés à *l'Univers Pittoresque* (Didot); il faut se rappeler au préalable les expressions *Lamiricani, Tamiricani, Birik*, etc., du caraïbe.

Brésil, F. Denis, p. 348 du chapitre de *Minas Gerães*... « Les géographies brésiliennes contiennent à ce sujet de nombreuses nomenclatures. L'espèce d'Eldorado que nous avons entendu désigner tour à tour sous les noms d'*Americanos* et de *Rio das tres Americanas* jouissait naguère d'une grande célébrité, grâce à l'abondance de ses pierres précieuses... (page 226)... L'habitant de Porto-Seguro ou d'Ilheo... ne souhaite rien au delà de ce que le ciel lui a accordé. Voulez-vous l'écouter cependant, il vous dira que, comme bien d'autres habitants du Brésil, il pourrait se pro-

curer, s'il le voulait, de l'or, des pierreries ; il vous racontera l'histoire de son Eldorado ; car ce mythe, qu'on trouve répandu sur toute la surface du continent américain, s'est réfugié depuis de longues années dans la province dos Ilheos. Pour parvenir à cet Eldorado des Brésiliens, il faut remonter le Taïpe... Un bras de fleuve vous conduira dans un grand lac entouré de montagnes... ses bords sont admirables ; mais cette brise si agréable à sentir sur le bord de la mer, la *viracão*, acquiert une certaine violence... à faire chavirer les pirogues... On exagère fréquemment la grandeur et les bienfaits de ce lac, dit M. le prince de Neuwied ; on dit que les montagnes voisines sont riches en or et en pierres précieuses, on a même placé au milieu des solitudes de ces montagnes un Eldorado fabuleux... » F. Denis regrette que le prince de Neuwied ne nous ait pas transmis la tradition qui lui fut racontée sur les bords mêmes du lac, et le savant auteur français continue : « Les récits fabuleux des Brésiliens relativement aux espèces d'Eldorados qu'ils ont placés dans les forêts ou dans les montagnes sont infiniment moins poétiques et surtout moins exagérés que ceux qui circulent sur les bords de l'Orénoque : ce sont presque toujours, *comme Americanas,* des lieux solitaires, entourés de bois sombres, dont l'accès est impraticable ; les pierreries s'y trouvent à la surface de la terre, il est vrai ; l'or étincelle de toutes parts ; mais des orages effroyables grondent au-dessus des têtes des voyageurs et s'opposent souvent à leurs travaux. »

On trouve là réunis les mots qui forment l'essentiel de la légende *El Dorado-Beragua*, la formule du composé, de la synthèse : l'or étincelle, *poti berá* ou *yta bera;* les pierres précieuses luisent, *yta bera;* l'orage gronde, l'éclair luit, la Divinité s'oppose, *tupãberab*.

Reprenons le mot transcrit plus haut, *viracão :* c'est *yrocan*, *ouragan*, qui peut se dire *biracãon*, *uiracaon*, *miracaon*, *Hevuiracanung*, *canon*, *caloon*, et autres variantes, et qui dérive du même germe linguistique, mental, phonique, que *berá*, *merē*, et tous les mots du groupe ; nous nous con-

tentons de cette assertion très facile à prouver, qui, développée, ferait ici hors-d'œuvre ; il y faudrait de la linguistique générale, et nous l'avons exposé autre part. Joignez à tous les thèmes mentaux dits par *berá,* la particule *guara* ou *chuara, gua, chua, zuaa, chna, gna, jua, goa, gao, gõa, gão, caõn, gan, gal,* etc., qui sont des variantes, et vous avez (cause et effet) le lieu de la resplendeur du rayonnement, le gîte de l'or, de l'émeraude, de la turquoise, du saphir, du jade, etc. Déjà nous avons rapproché les mots kischua, *gomir, comirya,* des mots *ĭbĭra* et *hobĭ* tupi-guarani : la relation d'idées est flagrante, et non pas la relation mais la dissociation d'une idée primitive, d'un vocable primitif. En tupi-guarani, bleu, vert, se disent *hobi, obĭ;* l'indigo ou anil est *obĭ;* l'émeraude, le saphir, la turquoise, la pierre de l'Amazone, le beryl, etc., couleur de feuille (*ó, hó* = feuille), couleur de ciel, sont donc aussi couleur de lumière, couleur de resplendeur. Le rôle mystique, symbolique, amulétique de la branche verte, signe d'espoir, signe de paix, de la pierre luisante, verte, bleue, jade, néphrite, turquoise, etc., s'explique admirablement; chacun peut développer ce thème riche et facile, empreint d'une si antique et large poésie familière à l'humanité, éprise, dès son premier clin d'œil, des enchantements de la lumière.

Faisons remarquer, ce n'est peut-être pas absolument notre sujet, mais, d'autre part, où le dire? que si la botoque de bois rappelle certainement *berá* par la couleur, quand elle est d'ivoire végétal, *umiru* en kischua, car c'est la splendeur par le blanc ; cela a lieu aussi linéairement par le rayonnement à partir du centre, l'étoilement qui se dessine sur la rondelle. Le saphir étoilé triomphe par là doublement. Le jais, l'obsidienne de toute nuance, du lilas au noir, sont également aimés comme brillants, luisants, lumineux, en dehors de ce que nous entendons par couleur vraie : au reste, en caraïbe, bleu = vert = noir, sans doute au sens de cyané. Et le rôle de l'ambre dans l'antiquité ! L'ambre facile à travailler, de fine odeur, à l'éclat moelleux ! Le joli thème à développer là ! Mais reprenons.

Comme nous voulons ici n'approfondir que les côtés américanistes de la question, nous laissons des développements de plus grande envergure et nous reprenons les mots *Americanos, Americanas*, des citations empruntées à *l'Univers Pittoresque*, Brésil (F. Denis).

Le texte est à étudier : « Ce sont presque toujours comme *Americanas*, etc. » Il ne s'agit pas de sites dénommés ainsi à cause d'Américains ou Américaines quelconques y séjournant ou y ayant séjourné, mais d'un nom épithétique, définisseur, de géographie générale. Or, ceci nous semble, répétons-le, une variante dialectale de *Mberacana, Merachna*, *Beraqua*, *Beragua, Mberachuana*, issue de ce qui fait en caraïbe *Lamiricani, Tamiricani, Birik;* peut-être aussi *Mareigua* = Dieu, en goajire, etc...

Toute la féerie de l'apparence lumineuse, éclatante, passagère ou durable, terrible ou délicieuse, ravissante par la joie ou la terreur, se résume donc en *Lamiricani* = *Tamiricani, Americana* = *Beragua El Dorado.*

Le groupe spécial homophonique ou suffisamment homophonique que nous venons d'étudier, à propos de *Beragua*, plus rapidement que ne le méritent certains de ses aspects, fait, on le voit bien, partie du vaste groupe : *mb : r : q* de nos précédents chapitres; dans ce groupe se trouvent remarquablement analogiques, surtout pour des arrivants étrangers, les noms des : détroit d'eau, ou *ehvereca, ehbereca,* détroit de terre, ou *boërecoüa* (*ti*); site, gîte, lieu de l'or et des reluisances, ou *Beragua* = *Americana*, ce que cherchait Colomb et ce qu'il trouva sans conteste.

Lorsque l'amiral guettait au fond de l'horizon les signes de l'approche des Terres-Nouvelles, « vers minuit, étant sur le château de poupe, » il aperçut une lumière au lointain, « la lumière au milieu des ténèbres », écrit F. Colomb : c'était *L'Amiricani*, une *Americana*, la Terre-d'Or et d'Azur, brillante aussi de ses éclatants espoirs réalisés.

Une remarque du Dictionnaire caraïbe (R. Breton) est à citer ici : « Les sauvages portent toujours des lambis

dans leur piraugue pour corner et avertir ceux du carbet, afin qu'ils apportent du feu, si c'est la nuit, de peur d'échouer sur les rocs ou briser le canot. » C'étaient de ces feux sans doute qu'avait vus l'amiral. Une sonnerie eût retenti de l'une de ses caravelles et eût porté jusqu'à la côte caraïbe ou de Terre-Ferme, on aurait à bien peu près répondu de la rive : « Oui ! oui ! *Americana!* »

CHAPITRE VI

L'Ameque — Babèque. — Habacoa. — Nawaca. — L'île dite « à Vache ». — Tabago. — Abacon. Tamacho. — Amçel. — Campêche, etc.

Le succès du nom *Amérique*, *quatrième partie du monde*, fut un succès foudroyant sans doute ; cependant l'emploi du mot *l'Ameque*, usité encore dans *l'Astrolabe* de Focart (1546) semblerait prouver qu'on cherchait à sauver un nom indigène, sans d'ailleurs insister beaucoup sur le sauvetage. Il serait étonnant qu'une variante si prononcée se fût produite si vite en Europe, tandis que les termes indigènes, variantes d'un même mot, quasi-homophonies, avaient raison d'abonder, connues et inconnues, retrouvables ou formables, et parmi elles l'*Ameque.*

Est-ce variante d'*Amérique?* Est-ce variante de *Mexique? la Mexique?* Cela vise-t-il, la partie pour le tout, *Almeria, Almexia* ou *Nautlan* ($r = x$) ou un site analogue à *El Meco* de Yucatan? Est-ce une prononciation de même genre que celle qui a fait *Iomeique* sur la carte de Dieppe? car *Lamaïque*, *Jamaïque,* se prononce, si le tréma tombe, *Lameque, Jameque*, etc. D'autre part, il faut se rappeler les premiers noms : *Babèque*, *Bavèque*, *Habacoa,* si facilement écrits *Habaque*, *Habèque, Aveque*, etc., *Cabeca*, *Nawaca*, *île à Vache,* où les bœufs et les vaches n'ont

rien à prétendre, et dont *Cuba*, *Cubagua,* peuvent être répliques (le sens de hauteur est inclus en *ba :* voir à *Borique*). La raison qui a fait tomber le *m* initial du nahuatl parlé et qui a rendu peu à peu négligeable le *mb* du tupi-guarani (on disait d'abord *mbae pire,* chose cuir, pour cuir = *pire*), cette raison fait qu'on peut écrire *b* = *m*, *Amèque, Abèque, Aveque, Abacoa, Babèque, Lameque*, etc. ; d'autre part on arrive à *Tabago, Tamegue, Yamèque, d'Amèque;* les *Yumentos, Exuma, Cozumel* s'y relient; écrivons sans plus *Tamacho* et *Amçel.*

Reprenant la forme moyenne *Habacoa*, écrite en 1500 sur la carte de J. de la Cosa, nous en rapprochons *Bacoa Batoia*, de Terre-Ferme. Tout ceci semble bien prouver, à travers des variantes faciles à reconnaître, l'unité de langue, au moins dans les noms de la mer Antillaise (1). Faisons, rien que d'un mot, ressortir l'importance de cette terminaison *èque*. Il y aurait aussi à étudier la forme *Campêche*.

Nous n'allons pas plus loin en ce moment pour *l'Ameque;* l'adoption d'une dérivation du mot *Americ* (Vespucce) nous semble difficile, car la chute de *ri* étonnerait, tandis qu'en un mot indigène, l'absence de *ri* = *ÿ* = eau s'explique parfaitement : *ÿ*, *ri,* peut n'être pas tombé du mot et en avoir été toujours absent.

CHAPITRE VII

Les Camercanæ Insulæ. — Le globe de Juan Vespuccius. — Camakha (Camakna). — Rappel d'Ameque. — Les Iles du Vent.

Un mot, nous ne savons pourquoi tombé en désuétude, est celui de *Camercane,* écrit entre autres sur les célèbres

---

(1) Chez les Piaroas (Orénoque), *ynagua* = montagne; comparez *Inagua* des Lucayes et aussi les *coto*, *cadi*, *cat*, etc., voisines avec *cadi*, terre, etc. Voir *Orénoque* par J. Chaffanjon.

cartes de Mercator : « *Antillas*, alias *Camercanæ Insulæ*. » Cette dénomination vise le groupe de *Boricquen* à la Trinité. Le *C* peut valoir ici toutes les lettres initiales signalées en tête du mot *Jamaïque* et l'on a : *Jamercane*, *Tamercane*, *Damercane*, *Yamercane*, *Iamercane*, *Xamercane*, *Lliamercane*, *Zamercane*, *Hamercane*, *Amercane*, et autres...

Si Mercator ou un autre a cru écrire un mot ibérique, c'est ou *maracão* = môle, récif, pierrée, quai (*can*), etc., en portugais ; ou *malecon*, digue, terre-plein, turcie, etc., en espagnol ; ou *camarção*, *camarcão*, portugais ; soit : terre montueuse, sablonneuse, arène (cayenne), charnecal, etc. Ce dernier mot en espagnol nomme aussi le térébinthe et vaut le sens général de nos bruyères, ajoncs, ronciers, brousses, landes, etc. *Abrolho* = arbustes à yeux, rameaux épineux, brouts, piquants, le Chardon-Marie, par exemple ; au pluriel, il signifie écueils : « Ouvre l'œil ! *Mira por vos!* » La croix d'Abrolho + dans les livres, signifie « Attention ! » ; sur les cartes, elle désigne les fonds « épineux, risqueux ». En portugais, *areisco* = sablonneux, caillouteux ; *arisco* = sauvage, intraitable. Les bancs, les chaînes d'îlots, digues naturelles ou non, sont à la fois des *abrolhos*, *maracão*, *mãlecon* et *camarcão*, cela est *areisco*, risqueux et *arisco*. De la Cosa écrit *en aibi* : il connaissait donc le *y aibĭ* du tupi-guarani qui traduit l'espagnol *maleza*, roncier, charnecal, et que *Haïti* traduit ; le mot est entre Jamaïque et Cuba, mais probant quand même.

Les ouvrages illustrés du dix-septième siècle blasonnent la province de *Itamaraca* d'une grappe de raisin avec ses feuilles : c'est une approximation de tamaras = bouquet, trochet de dattes. *Palmaria regio* se lit sur le globe Doré (1527) : *Tamar* + *ÿgua* ou *yque*, mot mixte, a dû satisfaire bien des gens.

Tout paraît avoir été fait pour rapprocher très naïvement, peut-être, ou en aide-mémoire, les noms d'Europe et les noms indigènes.

Le fac-similé du document géographique (1518-1523)

globe de Juan Vespuccius, et que nous avons étudié dans l'ouvrage si documenté de M. Harrisse, est d'un intérêt considérable et nous paraît probant quant à l'indigénat du mot. Remarquons d'abord que Juan Vespucce n'écrit pas le mot *America;* mieux informé que le Gymnase Vosgien, plus délicat, moins emballé, il n'attribue pas à sa famille un honneur excessif et n'abuse pas du hasard. Cette demi-mappemonde de Juan Vespuccius met en grand relief les quelques mots qui y sont tracés. Les *Antiglie* forment un premier groupe d'îles, relativement petites, comparées à un groupe de vastes îles, au-dessous desquelles se lit, allant de T. de *Ivcatan* à la Guadalupa, le mot CAMAKHA (1).

Jean Vespucce, devant ce groupe, a-t-il songé au portugais *maracão, camarcão, camarçano?* Il y aurait bien disproportion entre ce nom et ce groupe si important, étant donnée la petite échelle de la carte; c'est pour J. Vespucce un nom indigène, tout comme il sait que IVCATAN est un nom indigène et que Terra-Ferma est d'Europe. Comme pour les *Camercane*, nous disons qu'on peut écrire *Zamakha*, *Iamakha*, *Tjamakha, Camakha*, *Iamakha*, *Llamakha*, etc.

Juan Vespucce semble désigner les *Iamaïga*, les *Tamarique*, les *Borique*, les *Riqua*, qui nomment sur les cartes premières tant d'îles importantes, les unes réelles, les autres imaginaires ou mises très hors de place. Est-ce trop de hardiesse d'écrire que Mercator a pu trouver là ses *Camercanæ Insulæ,* mais qu'il a modifié le nom général, cru devoir rectifier les indications de J. Vespucce et assimiler Antilles et Camercane, prenant *Camercane* comme nom général, c'est-à-dire comme nom épithétique?

Le Père Maurice, religieux capucin, publie en 1651 son voyage aux Antilles, sous ce titre : « *Voyage des îles Amériques* qui font partie des Indes occidentales, » 1re édition; l'année suivante, seconde édition sous ce titre : *Voyage*

---

(1) Il faut relire l'observation page 14 : le mot est CAMAKNA; visant la *Jamaïque*. *Borachna* est de même une variante de *Borique*.

des îles Camercanes, en l'Amérique, qui font partie des Indes occidentales. Dans le cours du récit, le Père Maurice écrit : « Nous passons au pied de la Guadeloupe et des » autres Iles *Camercanes*, dites autrefois Antilles... » La Guadeloupe est une *Camercane*, etc.

Une phrase de Raymond Breton semble faire allusion à une confusion entre le mot indigène de *Camakha,* de Jean Vespuccius, et *marachão*, *maracão*, restinga, môle, récif, ou *camarcão*, couronne d'islets, etc. « Les isles de l'Amérique, habitées des Anglais, Français et Caraïbes, sont comme une barrière disposée en forme d'arc devant le continent. » L'idée peut paraître bien d'ensemble pour un mot indigène; cela semble fait sur le patron de quelque mot d'Ibérie. Toutefois le tupi-guarani offre le mot composé *amã* + *ỹgua* et variantes qui traduirait Cyclades, car *amã* = cercle; d'ailleurs les indigènes savaient tracer des cartes. Camercane est encore mentionné en 1778; pourquoi ce nom fut-il abandonné?

Nous ne voulons pas mettre Focart de Montpellier ni Jean de Tournes trop loin de leur *Ameque;* donc Jean de Tournes, 1546, nous semble bien inspiré quand il écrit en mode légèrement ahuri... songeant aux choses de l'Amérique : « Telle est la description des parties du monde..., excepté une appelée *Amérique* de laquelle ne sommes encore oui assurés : d'isles plusieurs *L'Amérique* (laquelle est appelée *L'Ameque,*....te décrirai succinctement n'ayant égard à tous ceux qui ont navigé.... et d'icelle parlent obscurément tellement qu'il faut presque deviner ce que par leurs songes veulent dire. »

Peut-être y aurait-il lieu d'étudier le nom de *Balaorconnë,* le côté d'où vient le vent, donné aux Antilles; littéralement, le sens est un peu différent de cette définition bénigne : *Bala* indique ébranler, pencher, retourner, écrouler, renverser sens dessus dessous, et *ourcou*, *orconnë* est, croyons-nous, une forme de *Ouragan*, *Hurikan*, *Yrokan, Hurakan*, etc., plus expressif que *Bebeite,* nom du vent en caraïbe, soit *ĭbĭtu* en tupi-guarani. Comme

nous ne voulons pas nous étendre sur ce nom d'*Ouragan*, nous nous arrêtons après avoir dit que en *Camercane* il n'y aurait à retenir que *ercane* pour *orconnë*, écrit par R. Breton; alors *Cam* resterait à analyser comme abréviation possible de *Tjama, Jama, Cama* et autres formes.

La comparaison de *Camercane*, *Balaorconnë* avec le mot tupi-guarani *ÿaquã ã*, prononcé *iraquana*, *euraquana*, *uracana*, dont le sens est eau + pointe, soit cap, peut donner le vrai sens de la seconde partie de *Balaorconnë* = *Cabsterre*, du langage caraïbe et la seconde partie de *Camercane*, *mbae* + *ÿ* + *aquã ã*, forme possible. Préposant *mbae*, chose, on a *maeriaquana*, qui ressemble fort aux îles *Mariaguana*, dont nous allons étudier le nom.

La prononciation *C* + *amercane* est, comme toutes les autres, très flottantes; ainsi *Hans Stade* (1557) écrit indifféremment *Maraca, Tammaraka, Tammerca, iamerca;* et l'on sait combien facilement *C* dur et *T* s'emploient l'un pour l'autre, surtout dans les prononciations dites mouillées.

Nous revenons sur îles du Vent = îles sous l'*Ouragan*, à cause du mot *viracão, miracão, uracão, our* : : *qã* = *orconnë?* Le germe linguistique est *w* : : *r w* : : *r* = l'air : on a *Cãm* + *er* + *er* + *cã*.

Pour *Cam*, on peut voir aussi au Maya *cam* = *tan* = *tam*, = estrade = plateau? lieu haut? = *an*, qui se trouve en *anac* du caraïbe et ce qui précède; on a : les plateaux hauts de *l'Ouragan* ou sous l'Ouragan, sous le Vent, du Vent; *Cam* + *ercãn* = les hauteurs, les îles en tant que convexités et ceci mène à *Guana*.

CHAPITRE VIII

Mariguana. — Recherche des éléments linguistiques. — Guana, Guanahani, Zuana, Juana, Joanes, Zoana mela, Marajao, etc.

On a contesté que *Guanahani* fut la première île découverte par Colomb et l'on a dit que c'était, entre autres, *Mariguana*. La forme *Guana* est un nom général : toutes îles pouvaient être des *Guana*, *Mwana*, *Moine*, *Mana*, *Bwana*, *Bona*, *Ouana*, *Coana*, etc.

Ce mot provient du tupi-guarani *guâ* = cosa redonda; *guăa* = tolondron, abolladura, por de fuera, depassar; exemple : *ibĭra guăa*, boules de bois pour le jeu, et autres. Le sens de convexité, de rebondi, pansu, est traduit par *guâ* et par *quâ*. L'île antillaise de la Redonde, Radonda, est dite en caraïbe *Ocana-Mainrou*, et cette forme *ocana* répond fort au mot *guâna*, durci ; mais les noms d'autres îles ou sites comparables ont gardé la mollesse d'accent de *guana*.

Si l'on ajoute à *guâ* ou *guâa* le mot *ană* tupi-guarani = gros, épais, touffu, ex. : *cherete ănă*, je suis gros de corps; ou *ana*, caraïbe, qui a le sens de : toujours, continuellement, et aussi de grosseur, comme en ces exemples : *Kanaganti*, il est gros; *anagani*, la grosseur, on a le mot *Guăhana*, *Gua'ana*, *Guaxana*, sorte de réduplication désignant parfaitement toute île. *Mariguana*, *Mayaguana*, *Maïnana*, *Maïgnana*, *Matinana* (*t* = *r*), sous la forme *Marignana*, *Mariquana*, rentrent dans le groupe : *mb* : *r* : *q* + *ana*, que nous étudions; *Mariguăa* vaut, on le sait, *Mbae ў guă a*, *mbae-ri-quă* = la chose + l'eau + redonde, bulbeuse, etc. *Marajao*, *Joanes*, *Marignan*, *Maranăon*, de Brésil, demanderaient un chapitre.

Quoique un peu en hors-d'œuvre, nous reprenons ce mot *anã*, gruessa cosa, qui s'applique par exemple à : *caa anã* = bois touffu, épaisseur du bois, etc. Le caraïbe est très intéressant par les développements qu'il contient : *anagane,* les reins; *anagani,* la grosseur; *anaganti,* il est gros, et *anac,* haute mer, milieu de place, milieu de carbet. Le sens de *plateau d'Anahuac* semble se dégager ici de ce mot *anac.* Si *nahuatl* veut dire proche de l'eau, sur l'eau, nous ne le discuterons pas, car cela n'a rien que de bien fondé; mais le mot d'*Anahuac* pour *anac, ana, anagani,* etc., au sens de : terre haute, croupe de terre, les reins de la terre, *anacardier,* l'arbre aux fruits en rognons-reins, *Anac,* le dos de la terre, etc., se trouve justifié; comme il arrive souvent, tout le monde ici avait raison : *anahuac* est un mot, et *nahuatl* un autre. Ainsi la ville de *Nauatlan* semble traduite en espagnol par *Almeria, Amexia,* et en lēgoa gēral, c'est aussi *Maerigua,* à la mer, sur l'eau. Cette ville de *Nauatl* se trouve, en somme, en contre-bas des hauts plateaux d'*Anac.*

Nous avons, à propos de *Mariguana* et ses variantes, cité *ĭãqũã* = cap, pointe sur l'eau. Si *gua* n'est pas identique à *qua,* en tupi-guarani, il y a eu cependant identité à l'origine, en ce qui vient de *ãqua, haquã;* puis, en vertu de certaines modifications de la pensée et de règles euphoniques ou grammaticales, de très fréquents adoucissements de *qua* en *gua* se produisent ; les découvreurs, dans leurs transcriptions, ont dû s'y perdre, voire les indigènes eux-mêmes. Nous les considérons comme des homophonies absolues, quant à leur effet sur la mémoire, de par le groupe : *mb : r : q,* tout comme *Americus* vaut, par exemple, *Amerigo, Aymeric, Morigo, Almeric,* etc.

Il était facile de faire à d'illustres *Juan* les honneurs du nom de terres déjà dites *zuana, guana;* de même la prononciation *Mariguanha* mène à *Mariguanta,* et *Marie-Galande* vous saute vite à la pensée ; l'île s'appelle *Aïchi* en caraïbe, mais ces îles avaient des noms épithétiques, et, pour peu qu'un site se prêtât à tous ces noms,

il les avait tous : ainsi *Haïti* = *Babeque* = *Quizqueia* = *Zuani* et les autres. La Martinique fut *Juana Caera;* Sainte-Lucie, *Jouanalao;* Saint-Barthélemy, *Oüanalao;* une *Guanà* est traduite *Glover* (un gant), sur la côte mosquite; qu'on se rappelle toutes les *Saint Jean* et que l'on voie la *Zoana mela* de la carte de Schöner.

CHAPITRE IX

Le golfe Vericida.

Ce nom de *Vericida*, de la carte de Ruysch, est-il bien, comme l'écrit M. Harrisse en son *America Vetustissima*, une fausse lecture de *Veneçuela?* On a vu des copies si étranges que la chose est possible; cependant Ruysch, qui a fait le voyage d'Amérique, n'a-t-il pas voulu faire preuve de la connaissance d'un nom indigène appris là de auditu? Le *c*, prononcé dur, donne les formes *Mberikida*, *Meriquita*, *Bericida;* le *d* n'existe pas en tupi-guarani, aussi ce serait là une forme dialectale ou une forme européanisée. Si le *d* = un *t*, ce *t* peut équivaloir à *k* et ce serait *Vericika*. C'est ainsi que *Bacoïa*, *Bacoa,* etc., est écrit *Batoïa,* qu'on prononçait alors en Europe *Gaïac* et *gaïat*.

Dire quel est, de tous les mots indigènes cités ou non jusqu'ici, celui que Ruysch a voulu transcrire est impossible. *Vericida* peut contenir *ÿque;* la terminaison *da* peut valoir *tou*, *to*, *ta*, *te*, *heta*, signifiant grand, beaucoup, très; d'autre part, est-ce le nom *Alberic*, *Beric*, *Veric*, avec une tournure latine *Alberitii?* c'est assez invraisemblable, car ce serait un bien étrange latin. Il est vrai que d'*Alberic* on a bien fait *Albercutio;* et, quand on traduit baie par le mot abbaye, on donne assez prise sur soi... Nous lisons sur ces côtes, là où la carte de Turin (1521) et celle de Bry placent un curieux *Val Dammerigo*, le nom du petit es-

tuaire où débarqua Colomb : *Mirqueya Maïrquetia*, près *la Guayra* (*ÿragua*) en bas des hauteurs de *Caracas*, sous *Roca*. Le nom de *Vericida*, *Mbericida*, est-il une approximation européenne de ce mot ou *Venecuela*, décidément mal accommodé? Cruelle énigme! peut-on s'écrier suivant la phrase du jour... A supposer que *Vericida* ne soit que l'estropiement de *Veneçuela*, peu de gens ont dû s'en douter à l'époque : on n'imagine pas ces choses-là! et le mot tel quel a dû contribuer à l'impression des formes phoniques *Mbveriq* + *ida;* le nom *Alberic* ou *Americ* Vespucce a dû se présenter à l'imagination du plus grand nombre de lecteurs : comprendre sans avis préalable qu'il s'agissait de « Petite Venise », il fallait être assez malin déchiffreur d'énigmes. Ecrivons seulement *Verzi* = *Brésil* et indiquons l'inversion *Itaberic* = *Itaveric*.

CHAPITRE X

Les îles, terres, caps, etc., des Mbarigui, Mariquites, Mbaringoins, Mosquites, etc. — L'île des Gussanos. — Les Albacuins. — Les Ammerisques. — Analyse des éléments linguistiques de ces mots.

Les Indiens Mosquitos, dont l'indépendance se meurt sous le dur joug anglais, ont un nom particulièrement intéressant : *Mousquit*, *mouchetique*, *mezkit*, *misquit*, etc., paraît provenir du tupi-guarani *mbariguî,* prononcé fortement nasal, soit *mbaringouin*, mot dont les variantes caraïbes sont *malij, malihi;* R. Breton traduit *mousquite* par *mábiche, mabire, aetera*, les *attungs*, *ñatÿ* du tupi-guarani; et *maringoin* par les mots précités, soit *malij, malihi*, que l'on peut écrire *marigi; marui, marigni* et autres existent; de même *maquiri* = *marigui*, *marigé*.

De 1492 à 1507, les formes vocales *malihi*, *malij*, *mbarigui*, etc., ont dû sonner aux oreilles des découvreurs comme résonnait l'implacable fanfare des exécrables bestioles. Les armes de la ville de *Mariquita* de Venezuela, inconnues en 1507, sont malgré cela très intéressantes à signaler comme symbolisme, avec les dards qui représentent le cruel et piquant *mbarigui*.

Analysant le mot, nous trouvons *mbae* + *huĭ*, *ĭ*, flèche, dard = *ri*, en composition + *guī*; *guī* n'est pas isolé dans le Dictionnaire de Montoya, mais c'est une forme de *cui* à reprendre plus tard. Le Dictionnaire ne cite *mbarigui* qu'incidemment dans cette phrase : « *che mõ curumchãbarigui* », à moi font des ampoules les *mbarigui*. Le mot *mbariguará* est fait de *mbae* + *rehe* + *guara* et signifie tarière, foret, enfiloir; on peut le composer ainsi : *mbae-rigua ra*, car Montoya dit autre part *ri* = *rehe* = *rehegua*. Nous avons ainsi un mot très voisin de *mbaeriguî*, *mbaringoin*, soit *mbae-ri-gua* (*ra* tombant), la chose, l'insecte qui vous troue, fore, pique, enfile la peau avec sa tarière, son foret.

Si l'on se reporte au mot *quara*, cavité, creusure, et à sa forme causale *quâ* = pointe quelconque, par ex. doigt = aussi *muâ*, on a *mae-ri-qua*, *mbae ri quâ*, facilement dits *mbariquã*, *mariquan;* faisons remarquer que *mb* nasal appelle la forme *g* et que *m* appelle la forme plus dure *q*. Mais *mbarigui*, avec la variante *mbaringouin*, rend plus probable la terminaison en *gui* ou *cui* très nasalisée. Le mot porc-épic, hérisson se traduit par *cui* ou *cuimbae;* ici le *i* vise spécialement corne, antenne pointue; *ycüí cüi* signifie rongé, piqué, mis en poudre, d'où l'on voit que *cui* est complexe et que *Mbarigui* signifie la chose qui, ce qui ronge, pique, etc., avec plus de définition que n'en exprime le français. Cependant la forme *mbariguī* peut venir de *mbariguara* déjà cité; car Montoya donne en exemple : *a-mombariguîra*=je cause des enfilures=je troue, je perfore. Il est bon de comparer aussi *ñãtỹũ* du tupi-guarani. En caraïbe, le sens essentiel du mot est en *tỹ* = pointe,

soit *t* + *ĭ* et l'on a *Maeriguĭ* + *ti,* or le *t* peut tomber et l'on a ainsi *mbarigui ĭn;* s'il reste, on a le mot *Mariguitin* très proche de *Mariquites*, *Mariquitins*, *Mariquitas*, la ville de *Mariquita*, etc., desquels nous avons parlé. Rappelons que *Mariquite* = *Maquirite*.

Les territoires continentaux ou insulaires dénommés des *Mousqites*, *Misskites*, etc., peuvent être rendus fameusement insupportables par les *mbaringoins* et les *moustiques*, mais le mot, sous sa vraie forme indigène, convient parfaitement aussi comme désignation d'individus : ceux qui portent des dards, flèches, pointes, forets, etc., et aussi ceux qui portent des colliers ou autres sortes d'enfilures, par perforation, ou encore ceux qui portent des targes, les mots *mbarigui*, *mbariguira*, *mbariguara* impliquant toutes ces significations. Nous ne revenons pas sur ceux qui portent les flèches, les pointes, etc., qu'il s'agisse de *t* + *ў* où de *uĭ*, mais insistons sur ceux qui portent les colliers, les enfilures, trouures, soit *mbariguara* ou *mbaerehegua,* etc.; ce mot a la signification passive et la signification active : *a mom bariguîra* = je perfore, je fore, je troue, j'enfile, et ces choses ainsi forées, enfilées, forment des « sartas », enfilures, colliers et autres ajustements, rangs de...

Si ces choses enfilées sont, par exemple, des poissons, des oiseaux, des fruits, les porteurs peuvent être des pêcheurs, chasseurs, pourvoyeurs, des économes quelconques, rapportant ainsi commodément leur butin, et non pas simplement des porte-pique, des archers, des guerriers. Le nom de porteurs de targes, rondelles, écus, disques, etc., se déduit de *Mae* + *ri* — *gua*, car ce mot de *guará* traduit « rebolver » et se donne aux objets de forme arrondie, obtenue par révolution. Faut-il rappeler les Indiens du centre Amérique et les disques d'or pendus à leur cou? c'étaient évidemment des *Mbaerigua*.

On ne quitte la précision d'un thème que pour la précision d'un autre si peu différent, que, si ce ne sont point d'absolus synonymes et homophones, on peut les taxer, certes, de

suffisamment analogues pour notre démonstration ; ce qui est ici l'essentiel, redisons-le.

Si l'on objecte que *mousquite*, *muskite*, *miskite*, n'est point *mbarigui, mariquite,* on répondra, là aussi, « le changement se fait en route », n'en déplaise aux intraitables contempteurs des recherches étymologiques : qu'on se rappelle les langues ou dialectes privés du *r* franc, qui se trouve en *mbaerigui,* en *Borreguen, Borique*, etc., *r* franc, issu du complexe ᴗ, de *ÿ;* comme on dit *muyzcas* pour *Muircas,* on a dit *Muizquit* pour *mbaeriquit, mbaeÿquit, muizkit, mizkite,* forme très abrégée de *mbaeÿgui,* sans doute ; mais on peut comparer à cela *Borriguen*, devenu *Berēq, Besēq* et *Vieque*.

Relevons sur une carte fort imparfaite (celle de la traduction française de la Découverte de l'Amérique, par Robertson) le nom des *Albaquins,* à la rive gauche de la rivière d'Yare en Guatémala ; il est du génie de la langue de permettre le rétablissement d'un *r* ou analogue en *Albacuins,* soit *Albarcuins, Almarquins;* songer à une interversion ou métathèse et dire ainsi *Amarcuins,* n'est pas une absurdité ; avons-nous affaire à une variante de *Mbaringoins?* Sans doute. C'est dans ces parages que vivent les *Ammerique* dont le nom se peut réduire en *Amerique* ou prononcer en forme nasale *Ammerīsquins, Amerīçquains.* Ces braves gens, portés au pinacle, après les constatations de M. Marcou, ont été mis dédaigneusement de côté. — Eh bien ! ce nous semble qu'ils méritent meilleur traitement. — Dieu les garde ! eux, et tous les vrais fils du sol, qui ont subsisté à travers tant d'années de massacres et de spoliations.

Le *Globe doré* (Rouen, 1527) de la Bibliothèque nationale est un vrai globe de luxe : il semble que l'auteur ait juxtaposé des croquis qu'il aurait fallu superposer, cela, de peur d'oublier quelque chose ; mais il est fort intéressant pour nous, par son *île des Gussanos,* au sens rongeurs (cousins, moustiques, mbaringoins), c'est juste à cette place qu'on avait mis *Tamarique, Tamaraqua,* les

îles *Rica*, etc. *Mbarigui* + *ỹgua*, *Mbarigui* + *yque* s'expliquent parfaitement : demeure, côte des *Mbarigui*, *mbariqui*, etc. Or, nous savons que la forme complète est *Mbaeriguĩ;* on connaît la variante *Mariquites;* rappelons *Mizquites*, *Mosquites*, *Mezquites*, où le *e* est plus conforme à la prononciation qui nous est la plus familière quant à *Amerique*. Voir l'équivoque avec la forme *guahana, guassana*, page 72, et l'autre équivoque en portugais *gusa* = *brasa*, braise. L'île des Gusanos est-elle une *Tamarique?* On aurait voulu avec tous ces homophones se résolvant en : *mb : r : q,* faire un gigantesque jeu de mots qu'on n'aurait pas fait autrement. « Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses ! » Comparez aussi *Mbaracayo* = sauterelle.

Dire que Christophe Colomb, en tout son côtoyage à la recherche de l'or, n'a pas entendu le mot *Amberique, Ammerirque* avec *Beragua,* etc., est contestable ; au reste, il savait déjà ces *Ryque, riqua*, *Tamarique, Ljamaïca,* et autres paroles si multipliées et générales en tous ces parages, et l'une de plus ou de moins ne change rien aux conclusions à tirer.

Si l'on disait *mbaringouin*, venu du portugais varejeira, mosca grande que persegue as bestas, on aurait une analogie comme celle de marachão et de *tamaraca,* de borroko et de *Borique, Berẽq*. Varejeira vient de varar, percer d'outre en outre, faire traverser par la vare, barre, marre, gaule, mirra en caraïbe. On peut croire que les Américains n'ont pas attendu 1492 pour nommer *mberu* (mouche), *mbariguĩ*, *mbaerigi*, *malihi, malij*, ces exécrables bestioles, ni les porteurs de piques, épieux, bois aiguisés et autres armes défensives, offensives, qui sont aux humains, dans leurs guerres fratricides, ce que sont leur atroce petit piquant aux moustiques enragés.

CHAPITRE XI

Noms personnels indigènes homophones d'Americ et ses variantes. — Courtes citations : Amreco; Emerigouti; Amirichua.

Nous voulions établir un assez riche tableau des expressions homophones d'*Americ*, *Amerigo, Meric, Morigo,* etc., ce dernier nom donné par Hojeda à son ami Vespucce : ces homophones, que nous avons relevés dans le caraïbe et le tupi-guarani, sont de ceux pris au langage courant et qui devaient frapper les oreilles du découvreur florentin et de ses compagnons ; mais nous resterons très incomplet ; ramenons toutefois sur l'importance des noms à cette époque l'attention du lecteur.

Une citation prise à Solis, l'historien de Cortez, témoigne à quel point les découvreurs avaient, aussi bien que l'œil, l'oreille à tout.

A Cozumel, lors de l'entrevue de Cortez avec le cacique principal et après échange de civilités et bonnes paroles, « on entendit un Indien de la suite du cacique qui répéta plusieurs fois en son jargon le nom de *Castille :* et Cortez, à qui tous les divertissements n'ôtaient jamais l'attention, remarqua cette parole et commanda à l'interprète de l'*éclaircir de ce qu'elle signifiait.* Cette remarque, qui parut alors faite par hasard, fut, ainsi que nous le verrons, d'une très grande importance, etc. ». Il s'agissait, on le sait, de deux Castillans, esclaves au Yucatan ; l'un d'eux, d'Aguilar, devint l'interprète de Cortez, etc. Chose analogue, à l'esclavage près, était arrivée avec l'Espagnol laissé en Terre-Ferme par Bastida.

A propos des homophones d'*Americ* pouvant frapper l'oreille de l'intelligent Florentin, citons en caraïbe : *emerigouti*, il est partout, il a tourné partout, été autour

de tout, il est universel ; en tupi-guarani : *iporenc ete amreco* (J. de Léry), voici du beau qui s'offre à nous ; les mots *apĭrĭchuāra, apĭrĭguāra,* facilement prononcés *amirichuâra,* expressions réduites en *amirichuà,* signifiant chef, cabero, cacique, etc. Un Caraïbe retour d'Espagne pouvait se plaire au surnom décerné par ses compatriotes : *Emerigouti, emericou(ti)* ; un chef tupi-guarani du Maracaybo pouvait, en voyant Vespucce ou Hojeda, dire : « c'est certainement aussi un *Amĭrĭchûa* »... Si Hojeda parlait à son ami *Morigo* (Vespucce), les Indiens écoutants se disaient peut-être : « Cet étranger est donc surnommé l'affable, le ménager, le miséricordieux = *Mborerequa,* etc. ? »

Nous ne voulons pas exagérer l'importance de ces dernières homophonies ni surtout assurer, cela va de soi, qu'elles aient été relevées avant 1507 par Vespucce ou d'autres, mais rien ne prouve le contraire. On a dit que cette analogie conduisit Americ Vespucce à modifier l'orthographe de son prénom : la chose serait innocente, à la rigueur un peu puérile et toutefois bien dans l'esprit du temps : *Amerrigo, Amerigo,* etc., l'*Américain,* l'*Ameriquain,* c'était inévitable pour peu que l'analogie des phonismes se fût fait sentir. Notre travail eût donc été fort incomplet si n'avions fait aucune remarque à propos des noms propres indigènes, ou aptes à jouer ce rôle de noms propres, qui peuvent être rattachés au groupe : *mb : r : q.* Comme points de comparaison intéressants, citons le nom d'un Floridien, *Emberiacu,* dont parle M. Bossut dans ses *Lettres sur l'Amérique septentrionale* (1777), et le goajire *Briacu,* du livre *Rio Hacha,* de M. Candelier (1893) ; joignons le mot guaymi du district de Veragua, où *mberiquabe* signifie renommé, illustre.

CHAPITRE XII

Résumé. — Conclusion.

Résumons-nous brièvement ; l'impression générale qui résulte des citations que nous avons faites nous semble être bien ceci : *L'Amérique a droit sous ce nom à un nom indigène.* Il est difficile, sans doute, de dire quel est le sens exact du mot composé qui a droit à prédominer dans cette synthèse. Qu'est-ce que les découvreurs ont voulu écrire sur leurs cartes avant 1507? Ils ont le sens exact de quelques mots indigènes, ce n'est pas à démontrer. Si nous avons insisté sur les homophones d'Americ, Albéric, c'est pour achever d'éclaircir le parrainage incontesté du navigateur florentin; d'autre part, nous répétons que si Americ n'avait pas existé, le mot : *mb : r : q* n'en serait pas moins un riche désignatif vocal indigène de ce monde dit Nouveau, sans doute bien à tort.

C'est la grande rive sur l'eau, celle qui appartient à l'eau et à qui l'eau appartient, la côte, la hauteur sur l'eau, la fertile, la riche en sucs nourriciers, *Mbaerigua*, la toujours fraîche, la jeune, la terre maternelle, l'asile; la demeure familiale où l'on se rassemble autour du feu ; c'est le pays, le site, le lieu des hommes porteurs de piques, flèches, bois aigus; soit encore le lieu des hommes porteurs de colliers, disques, plaques, targes, guirlandes, enfilades de choses perforées; soit ceux qui se hérissent valeureux et triomphent ainsi. S'il s'agit de *Beragua, Birik, Lamiricani, las Americanas*, c'est la Terre de Resplendissance, le pays d'or, d'argent, d'azur, d'émeraude, un Groënland et un Vinland, terre verte, terre aimée, *Bilak ɔam*, certainement : mot composé, aussi expressif en parler de l'Inde occidentale qu'il l'est en parler de l'Inde

orientale : terre brillante, heureuse. Les significations indigènes précitées, et d'autres laissées de côté, tiennent dans le groupe suffisamment homophone de : *mb : r : q*, avec la fréquence de *Amberiq*, *Ameriq*, plus que de toute autre forme moyenne; *Alberic*, *Americ*, *Almeric*, *Morigo*, *Amérigho*, *Aymeri*, etc., sont le contingent d'Europe dans ce groupe caractéristique.

Mettons-nous en doute l'importance de la formule dénominatrice employée par le Gymnase Vosgien? Non, certes, cette importance est patente; dirons-nous que le Gymnase Vosgien n'a eu en entière et absolue pensée et mémoire que le navigateur florentin, et qu'il ne pouvait avoir autre nom en tête? Cela, nous ne le dirons pas, les cartes du Gymnase lui-même nous viendraient démentir et la coïncidence était flagrante. Il est indéniable toutefois que nulle mention d'une forme indigène n'a été faite par le chapitre de Saint-Dié, si ce n'est peut-être, et combien timide, négligente, indifférente, insaisissable et rien qu'en nuance incolore, au moment du mot *Amerige*.

Aujourd'hui, plaçons une bonne fois dans la balance les formes européennes et les formes indigènes; voyons définitivement quel est le plateau le plus lourd de mots riches d'idées, de mots les mieux faits pour désigner essentiellement sous ce nom : « *l'Amérique* », la grande Terre d'outre-Atlantique et les îles qui lui appartiennent et semblent se jouer à l'entour de sa vaste rive aux terroirs féconds. Les vrais indigènes crieraient certes de bon cœur : « L'Amérique aux Américains! » si on les consultait. Au moins que les fils des conquérants d'Europe qui se firent Américains de par l'horrible prodigalité des massacres et la plus monstrueuse déformation des fraternelles et pures doctrines chrétiennes, que ces fils soient des hommes justes et bons sur la terre d'Amérique!

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

LINGUISTIQUE

Hans Staden, *Histoire d'un pays situé dans le nouveau monde, nommé Amérique* (1557). Edition de la collection Ternaux-Compan, et ce qui fait partie de l'ouvrage de Wynkelman, lequel s'est servi des bois gravés de la 1re édition de Hans Staden Marpurg (1557).

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil.* Réédition avec notes et éclaircissements, par P. Gaffarel, professeur à la Faculté de Dijon. Paris, Lemerre (1880).

Arte, Bocabulario, Tesoro de la lengua guarani, par A. Ruiz de Montoya (1644). Réédition de J. Platzmann. Leipzig, Teubner (1876).

Vocabulario de la lengua guarani, par Paulo Restivo (1722). Réédition avec préface, notes, éclaircissements, par le Dr Ch.-F. Seybold, professeur à l'Université de Tübingen. Stuttgard, Kohlhammer (1893).

Dictionnaire caraïbe-français et français-caraïbe, par le Père Raymond Breton. Auxerre, chez Bouquet (1667).

Brésil. — Colombie. — Guyane. — Univers pittoresque, Firmin-Didot.

Notes de linguistique comparée, 1re *et* 2e *parties, travaux antérieurs* (1889-1896), par X. Franciot-Legall. Paris (non mis dans le commerce, exemplaires offerts par l'auteur).

GÉOGRAPHIE. — CARTES

Atlas des monuments géographiques de Jomard, où se trouvent le facsimilé de la carte de J. de la Cosa, la grande mappemonde de Mercator, le globe de Francfort.

Les documents géographiques portés au catalogue de l'exposition de la Bibliothèque nationale à l'occasion du centenaire (1892), par G. Marcel. Paris, Maisonneuve; notamment : la carte de Canerio ; celle dite de Séville (1545); la carte de Cabot. Les Ptolémée de Rome et de Strasbourg, etc. Le globe Vert. Le globe Doré.

Atlas du Brésil, par J. Teyxeira (1627); et Vues peintes par Albernas, jointes à l'atlas.

Reproduction de cartes et globes relatifs à la découverte de l'Amérique avec texte explicatif, par G. Marcel, conservateur de la section des cartes à la Bibliothèque nationale, 2 parties. E. Leroux (1893-1894).

Fac-similé réduits contenus dans l'ouvrage de H. Harrisse, *The Discovery of North America :* carte de Cantino, globes de Vespuccius et de Le Moyne, carte de Schöner.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

America vetustissima, par H. Harrisse; 2 parties. Paris, Tross.

The Discovery of North America, H. Harrisse. Paris.

Compte rendu du Congrès des Américanistes tenu à Paris, 1890.

TABLE DES MATIÈRES

CARTES

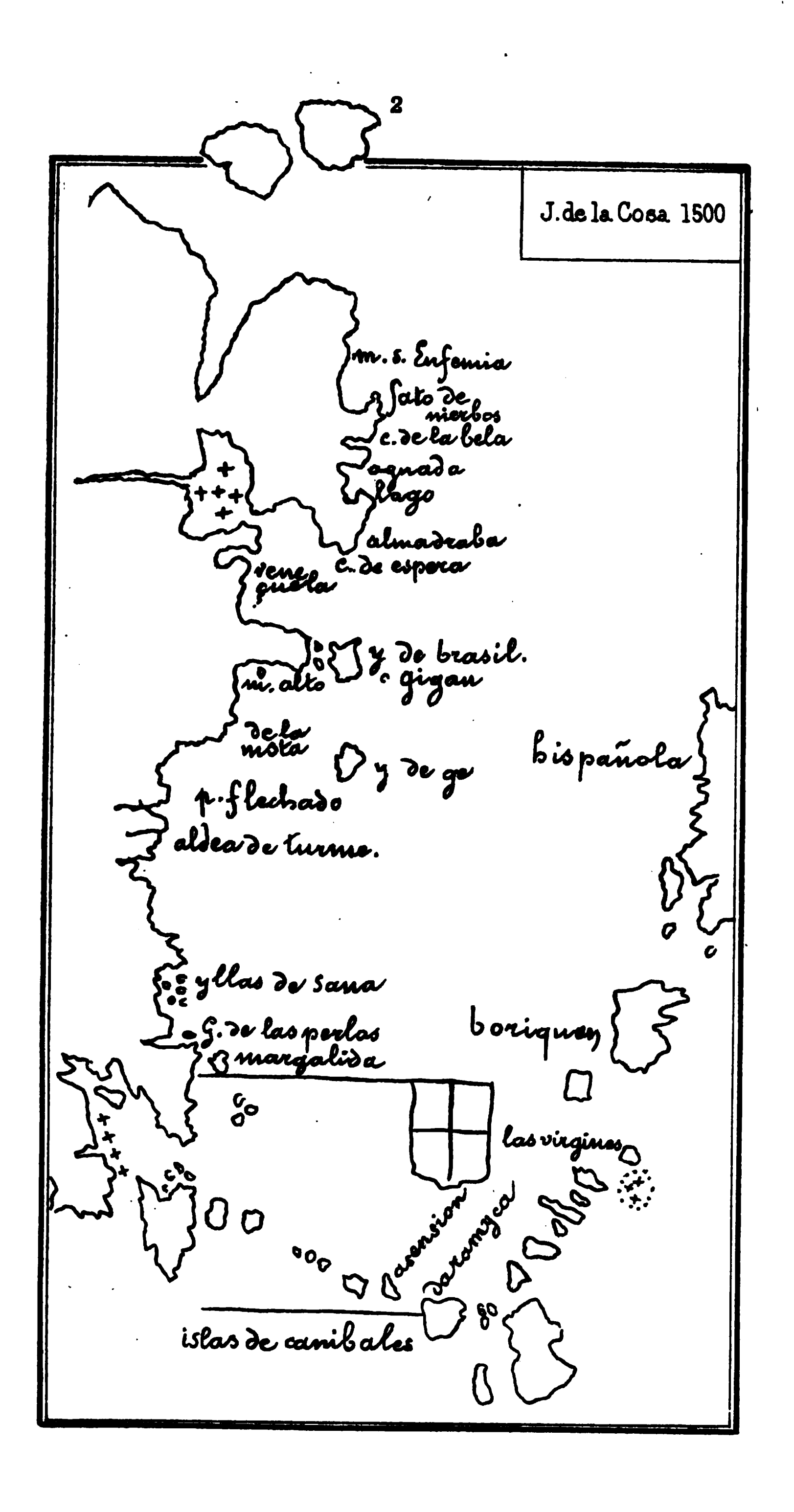
SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

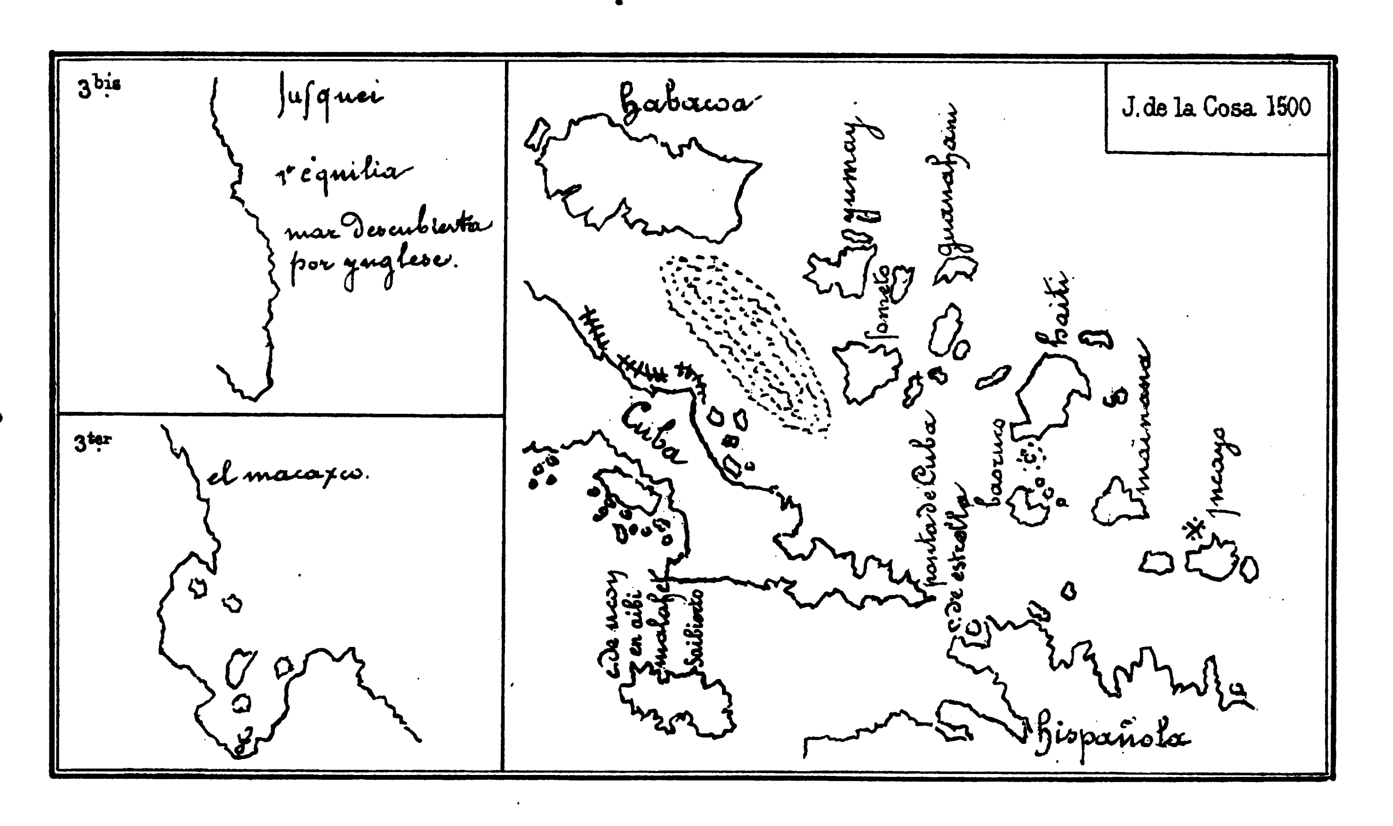
niemand weder aus noch einzukommen vermochte / schossen auch mit Baumwollen und Wachs ümwundene und angezündete Pfeile in die höhe/ in Meinung / die Häuser anzuzünden / mit betrohung sie zuessen / wann sie ihrer mächtig würden. Da es aber in dem Flecken an Proviãt mangelte/ und man grosen Hunger leiden muste/ unterstunten sich die Portugaleser mit zweyen Barken aus dem Flecken

Die Portugaleser wollen zu Tammaraca Proviant holen.

Tammaraca

Gravure tirée du Voyage de H. Staden (Marpurg 1557)


2
J. de la Cosa 1500
m. s. Eufemia
c. de la bela
agnada
lago
almadraba
c. de espera
vene
quela
y. de brasil.
c. gigan
m. alto
de la
mota
bispañola
p. flechado
aldea de turme.
yllas de sana
g. de las perlas
margalida
boriquen
las virgines
asension
islas de canibales


3 bis
Jusquei
r'equilia
mar descubierta
por ynglese.
3 ter
el macaxco.
J. de la Cosa 1500
Habacoa
yumay
Guanahani
someto
Cuba
ponta de Cuba
c. de estrella
baoruco
haiti
mainana
jneayo
c. de ucoy
en aibi
malafe
Saibiorto
Hispañola

Canerio 1502

Mar Antillas del rey de Castella

Camarique
y riqua

insula
y. do brasil

golfo de l'inferno
costa de gente brava
rio de fonsoa

y de la raposssa

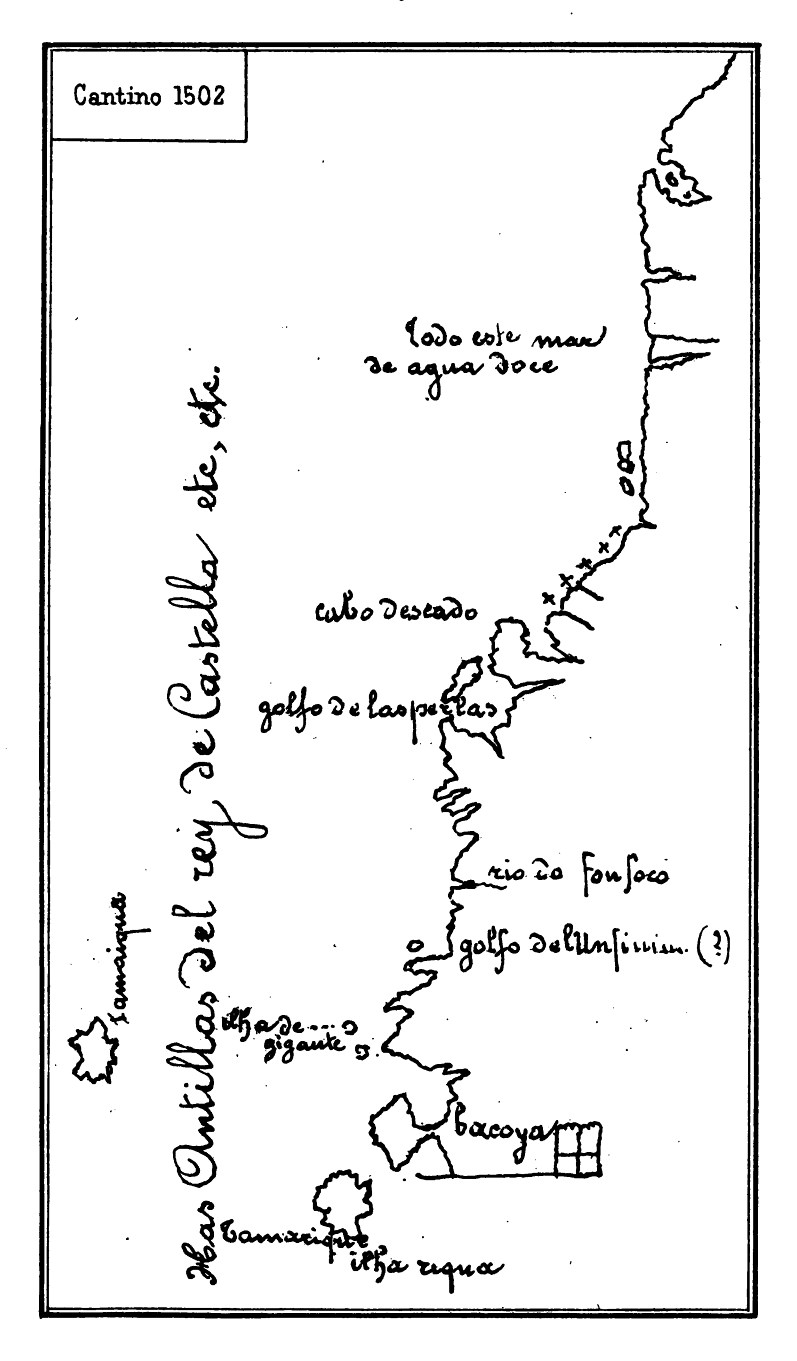
islas canbales

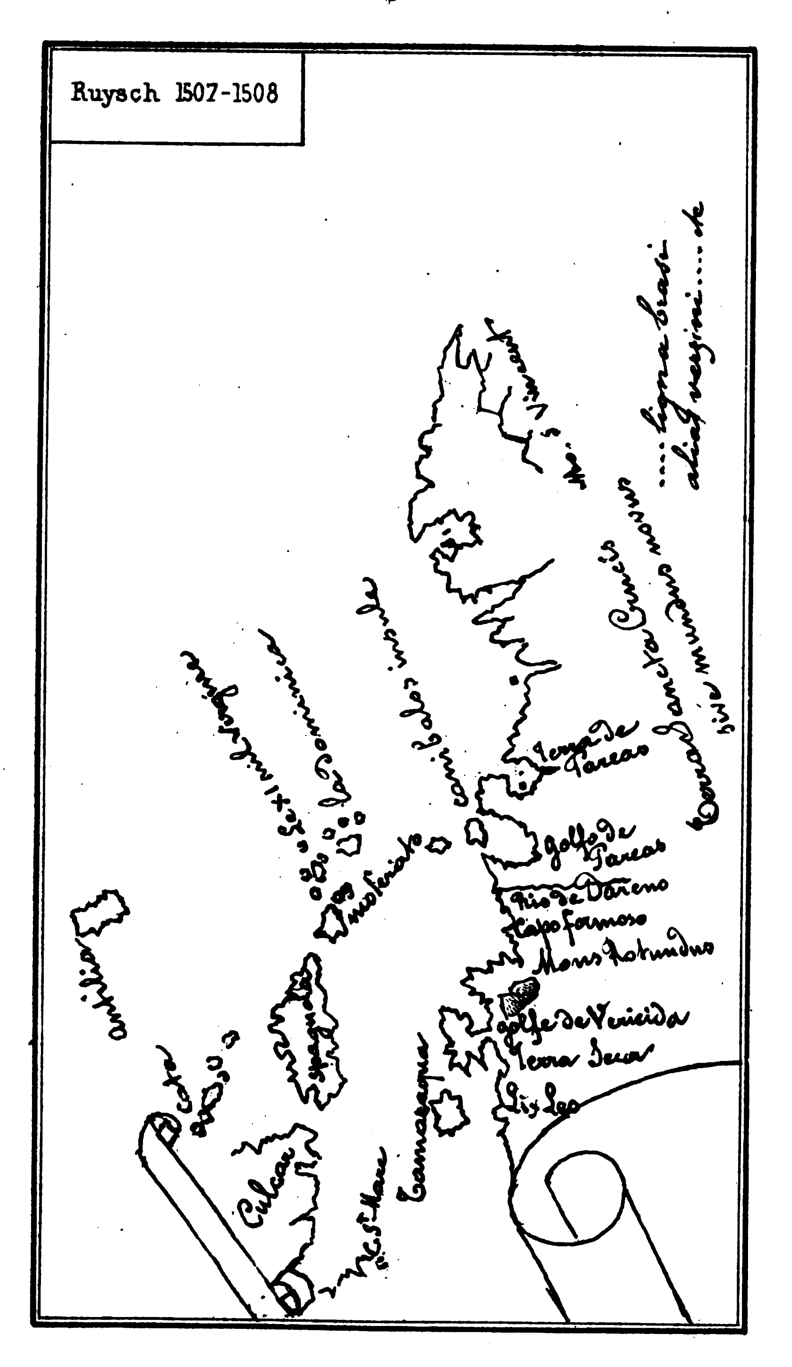
Cuba

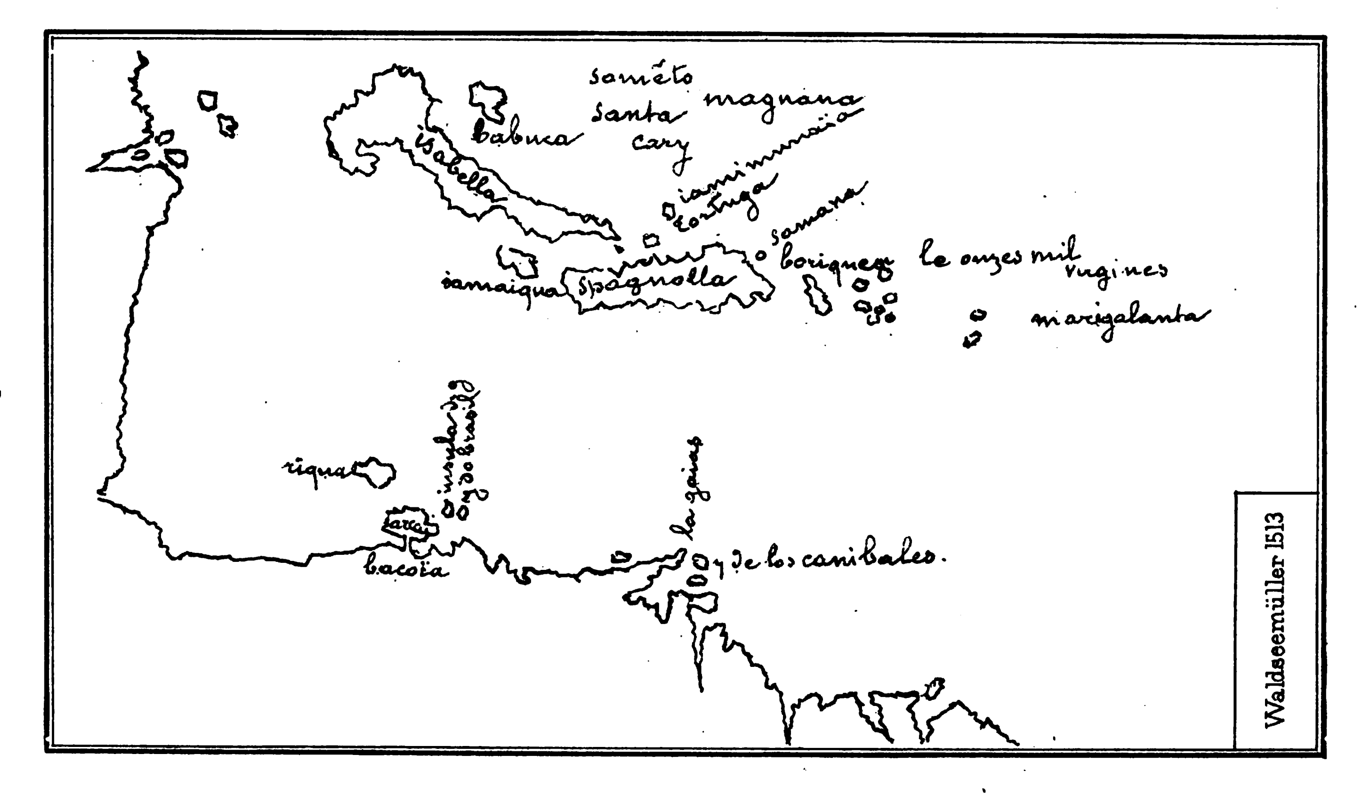
iamaiqua

spagnolla

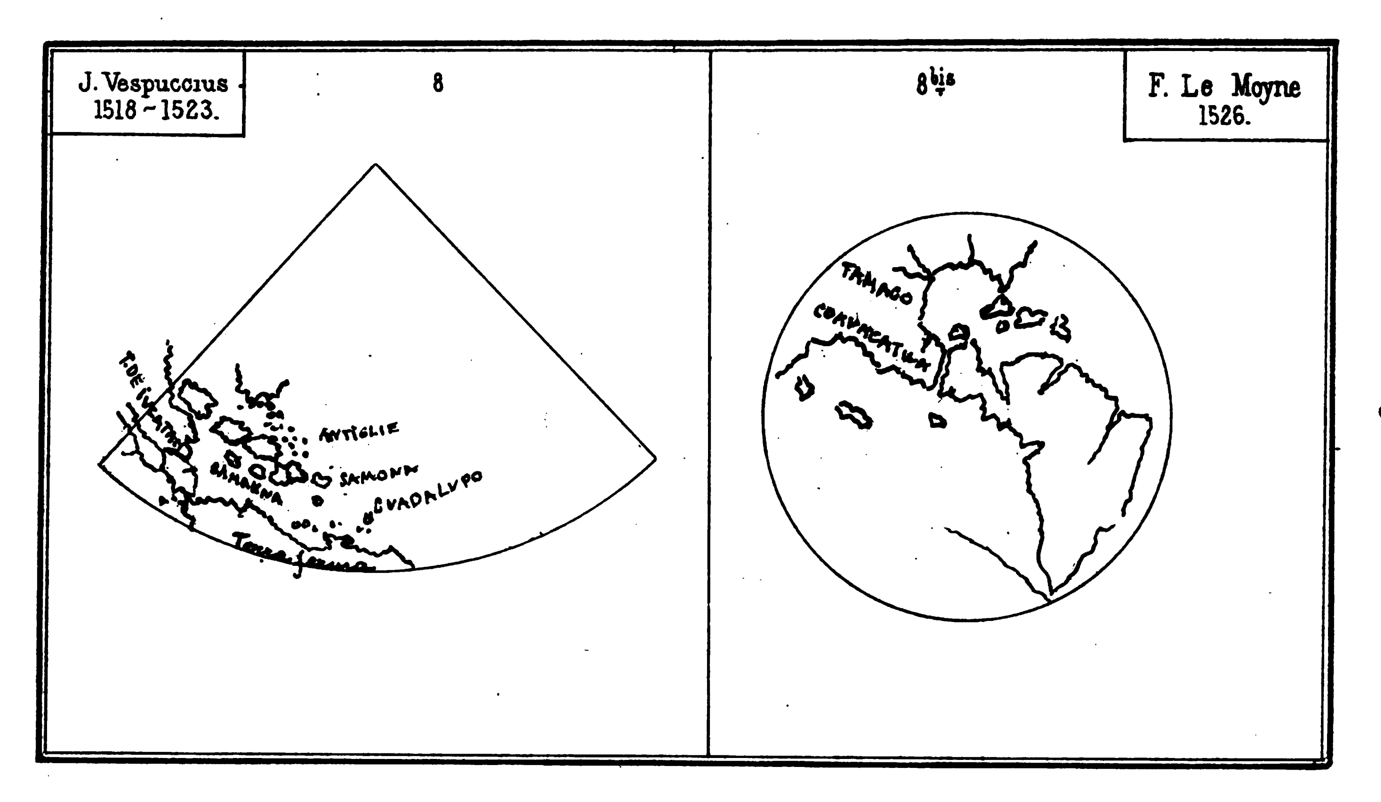
boriquem

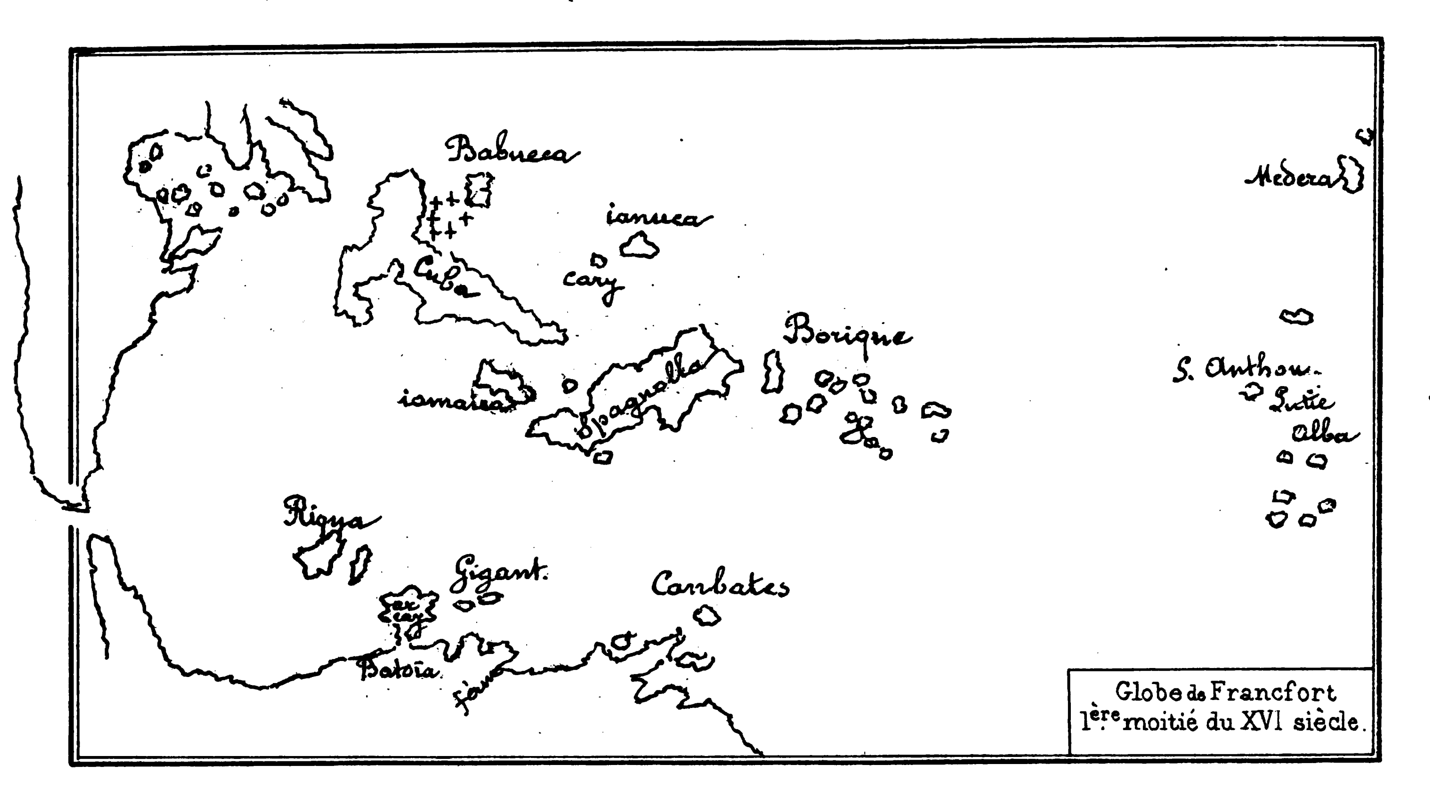

Cantino 1502
todo este mar
de agua doce
cabo deseado
golfo de las perlas
rio do fonsoco
golfo del Ansiiiiin (?)
ilha de ... o
gigante
bacoya
Tamaiquá
ilha riqua


Ruysch 1507-1508
Terra de Pareas
golfo de Pareas
Capo formoso
Mons Rotundus

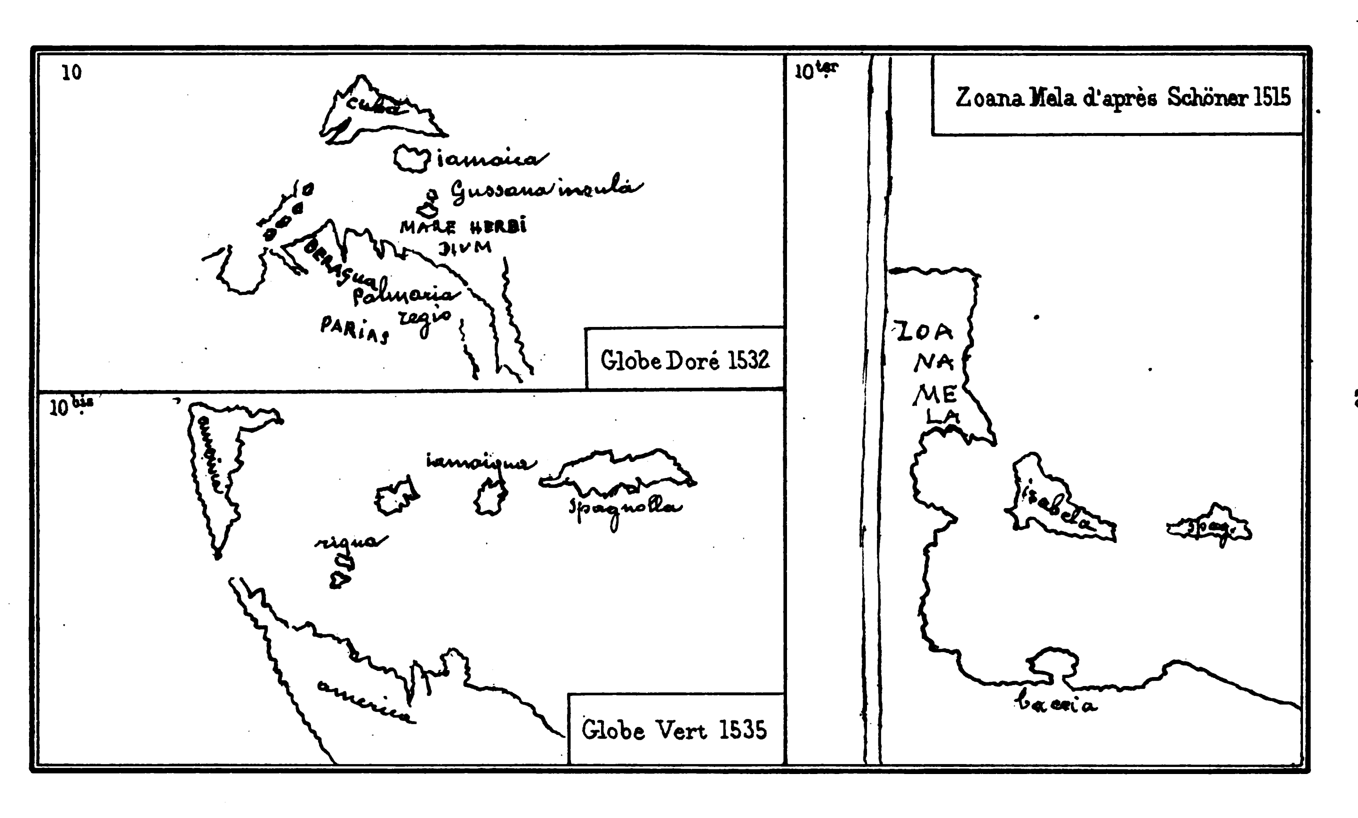


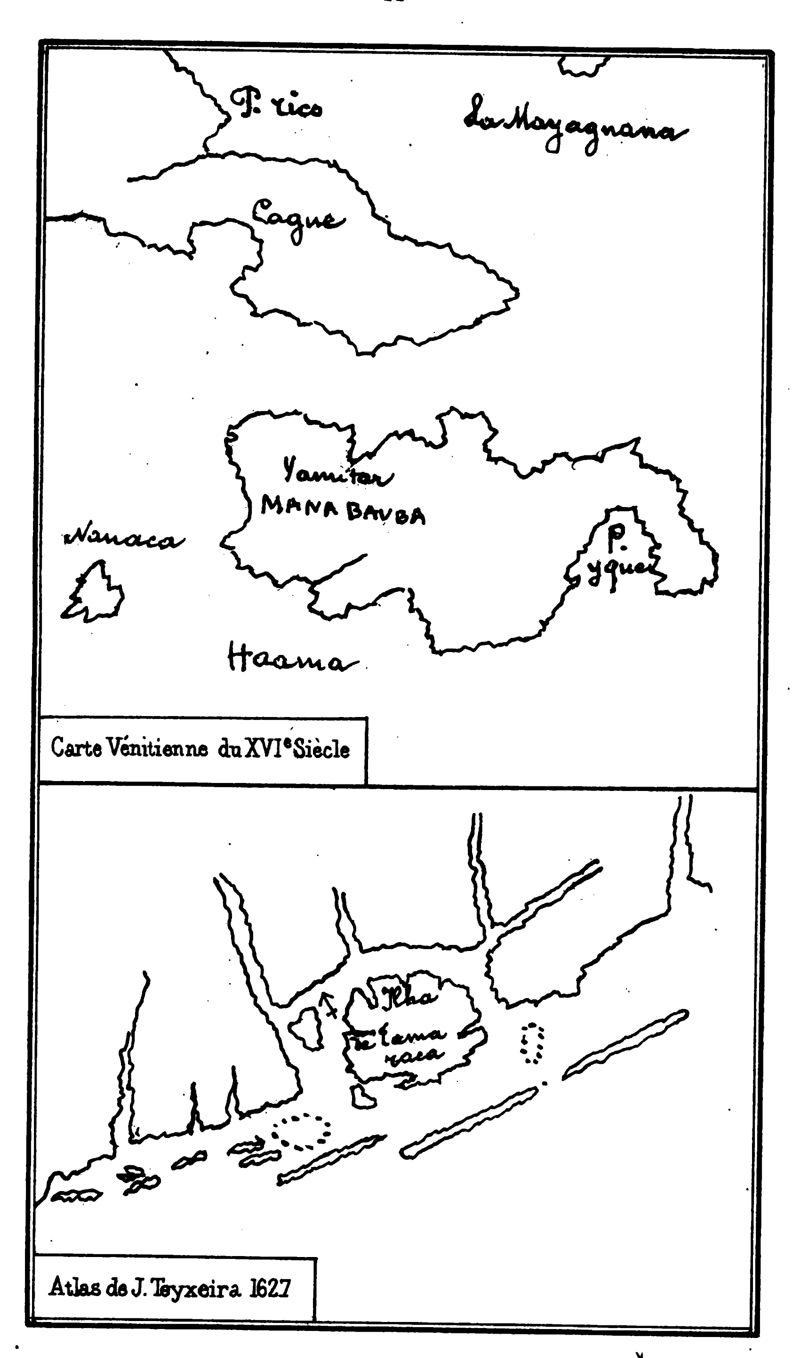
Waldseemüller 1513


J. Vespuccius
1518 – 1523.
8
ANTIGLIE
GVADALVPO
8 bis
F. Le Moyne
1526.
TAMAGO



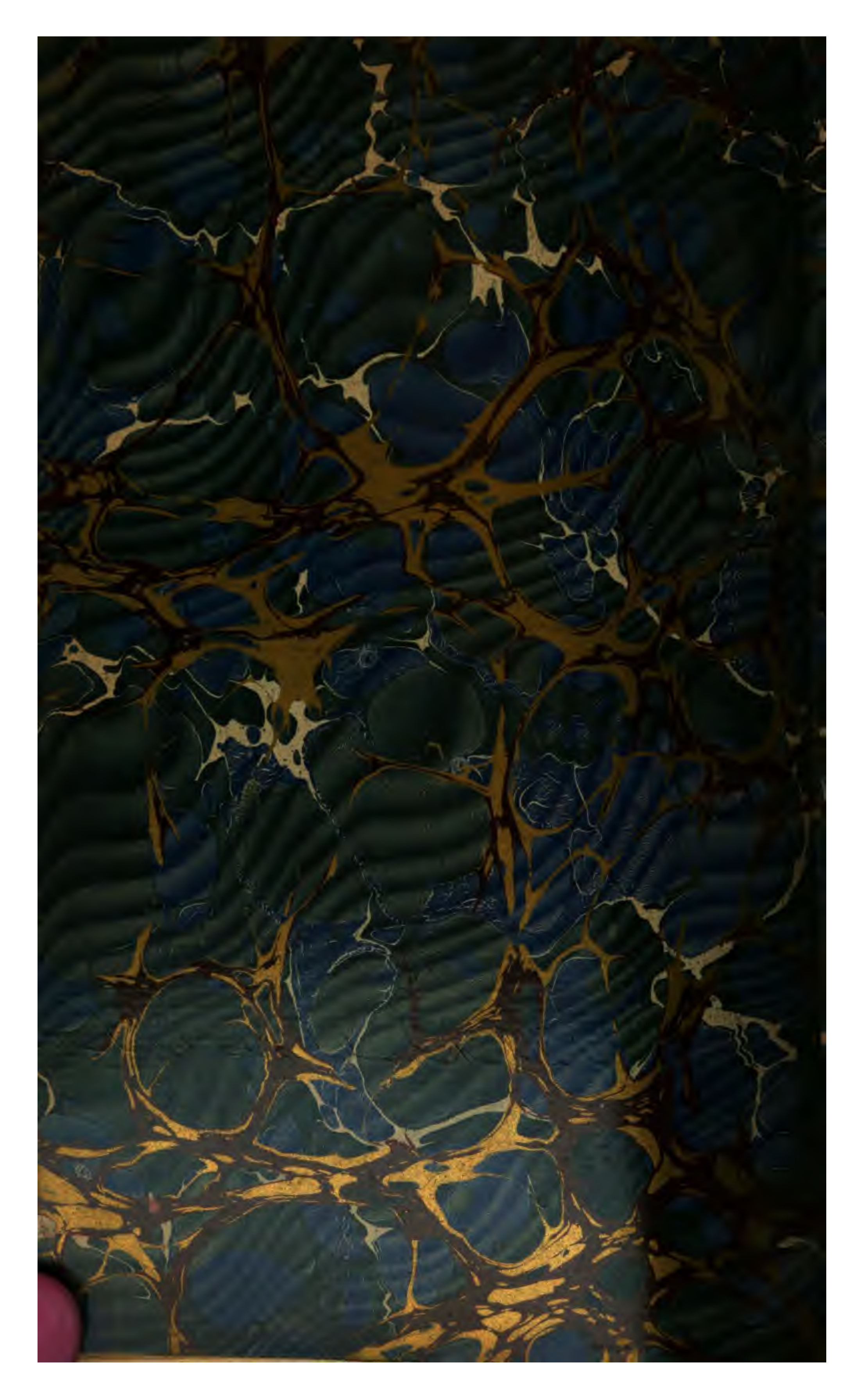
Globe de Francfort
1ère moitié du XVI siècle.

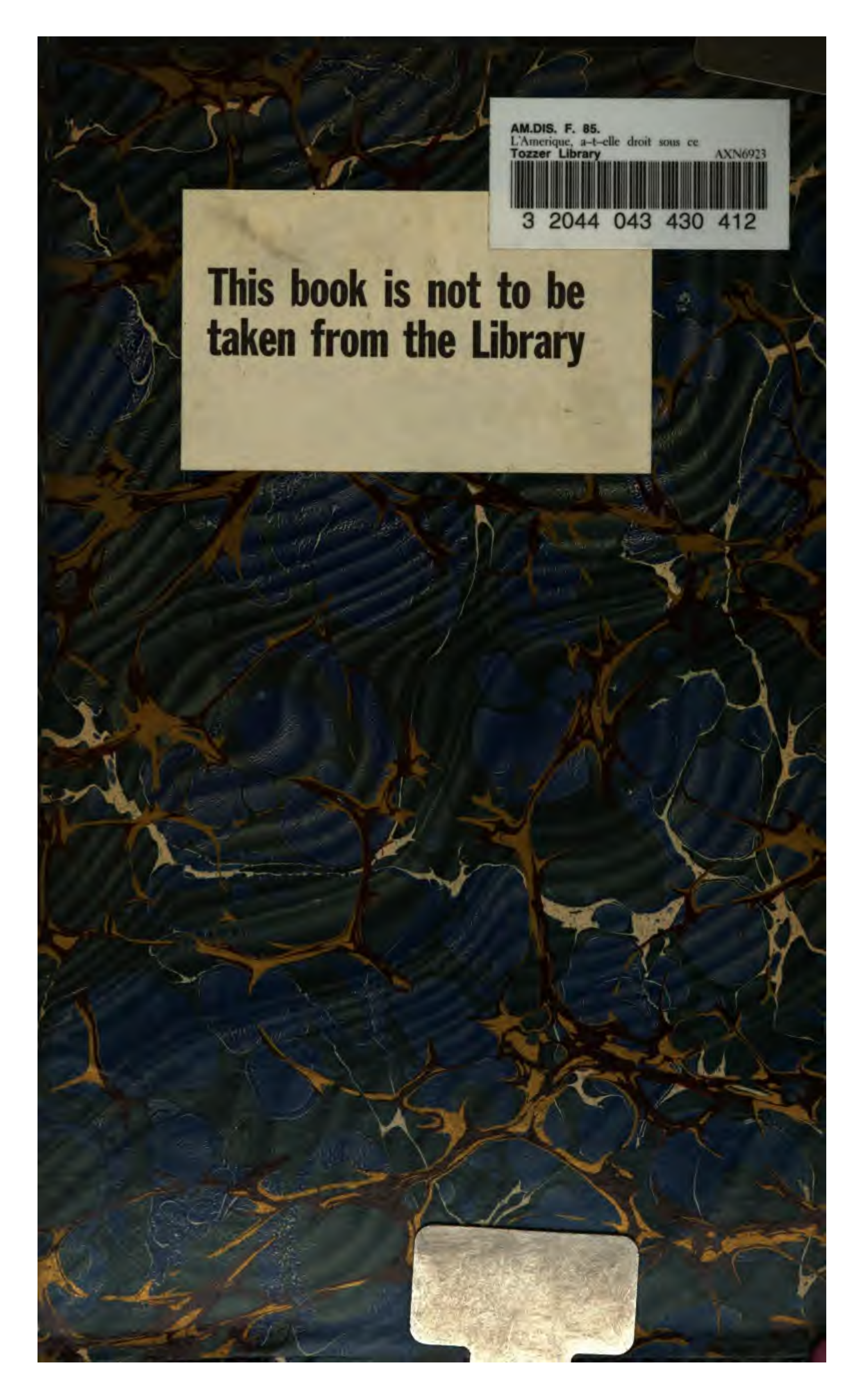

10
cuba
iamaica
Gussana insula
MARE HERBI
DIVM
PARIAS
Palmaria
regio
Globe Doré 1532
10 bis
iamaiqua
Spagnolla
america
Globe Vert 1535
10 ter
Zoana Mela d'après Schöner 1515
ZOA
NA
ME
LA
isabela



Carte Vénitienne du XVIe Siècle

Atlas de J. Teyxeira 1627




AM.DIS. F. 85.
L'Amerique, a-t-elle droit sous ce
Tozzer Library AXN6923
3 2044 043 430 412
This book is not to be
taken from the Library